

DÉSÉQUILIBRE

guide de l'exposition

F

Français



Museum
Dr. Guislain
Gent

CORPS ET ESPRIT

A

Anonyme, *By veele zit de kei in 't hoof om dat men in de wind gelooft*, 1720, gravure. Collection Nauta, Rotterdam

L'extraction de la pierre est un motif de la littérature de la fin du Moyen-Âge : un charlatan fait croire à quelqu'un qu'il peut le guérir de sa stupidité en extrayant une pierre de sa tête. Ce fut un symbole de crédulité ou de sottise. L'on croyait aussi que l'extraction de la pierre pouvait guérir également de la folie. La pratique partait de la supposition selon laquelle un insecte, une araignée, une mouche ou un scarabée s'installaient dans la tête en passant par les narines pour s'y transformer en une pierre qui rendait folle la personne. Des charlatans voyageurs auraient tiré profit de cette croyance populaire en extrayant soi-disant la pierre lors des foires et des marchés.

Anonyme, *Paysage*, 18ième siècle, huile sur toile. Archives Gand

Joseph Guislain (1797–1860) voyait une utilité thérapeutique dans la peinture d'après nature. Elle incitait le malade à se trouver au grand air et avait une incidence sur sa guérison. Guislain réalisa lui-même une collection d'art qui comportait, entre autres, beaucoup de paysages, mais aussi des natures mortes, des portraits et des représentations religieuses.

« En peinture le malade préférera en priorité le genre des paysages et des scènes marines. [...] Cette distraction mène naturellement à une autre. Le moindre progrès chez le peintre, provoque son désir de consulter la nature

aussi vite que possible; bientôt son souci majeur et toute sa jouissance consisteront uniquement en promenades à la campagne. »

Appareil à électrochocs, s.d., bois et métal.

Musée Dr. Guislain, Gand

À partir du dix-neuvième siècle l'électricité était utilisée pour manipuler les nerfs. Dans les années 1930 les chocs électriques semblaient avoir un effet bénéfique sur des dépressions et des symptômes de schizophrénie. La thérapie à électrochocs était appliquée massivement et est aujourd'hui encore appliquée — bien que sous anesthésie. Plusieurs fois de nouvelles thérapies expérimentales étaient découvertes par hasard. Étant donné que des malades mentaux agités semblaient plus gérables après de la forte fièvre, on injectait du sang de personnes souffrant de malaria afin de créer artificiellement de la fièvre. Le médecin autrichien Manfred Sakel (1900–1957) a remarqué que des patients schizophrènes se portaient mieux après un coma. La thérapie à l'insuline visait à un effet similaire. Une dose d'insuline baissait le taux de sucre et mettait le patient dans un état comateux. Après il était réveillé avec une solution sucrée.

B

Balnéothérapie, 1ière moitié du 20ième siècle, photo.

Musée Dr. Guislain, Gand

Des bains et des douches ont un effet salubre et apaisant. Cette conviction existant depuis des siècles est mise en œuvre au début du vingtième

siècle par des psychiatres qui font des expériences avec l'intention, la fréquence et la durée des sessions de balnéothérapie. Des patients agités sont traités avec des bains à l'eau tiède pendant des heures ou parfois pendant des jours entiers. Cela aurait des effets positifs sur l'humeur, le sommeil et l'appétit. Des sessions de douches froides et chaudes auraient des effets calmants. Des objections éthiques mettent fin aux hydrothérapies et initient le chemin vers la redécouverte de la thérapie de travail plus active.

C

Santiago Ramón y Cajal,
Dessin de cellules nerveuses dans :
Trabajos del Laboratorio de investigaciones biológicas de la Universidad de Madrid, 1911, Madrid.

Musée Dr. Guislain, Gand

Selon Santiago Ramón y Cajal (1852–1934), père de la science neurologique moderne, les cellules du cerveau étaient des agglomérats qui entrent continuellement en contact afin de passer des informations. Jusqu'alors on croyait que le système nerveux était une seule structure sans composantes isolées. Les dessins précis et esthétiques de sa *Revista trimestral de histología normal y patológica* (1888) sont devenus célèbres dans le monde entier et avaient un grand impact sur le développement de la science neurologique. Sa théorie s'avérait correcte : c'est par des signaux électriques que les cellules du cerveau communiquent entre elles et qu'elles parlent dans notre tête.

Pierre Camper, *Dissertation physique, 1791, Utrecht.* Musée Dr. Guislain, Gand

Le médecin néerlandais Petrus Camper (1722–1789) a attiré l'attention sur l'angle facial, qui déterminait si une personne était plus proche du singe, d'un peuple primitif ou de l'Européen blanc. L'angle facial apparaît en reliant, sur le crâne, le profil de la racine du nez et le canal auditif par des lignes imaginaires aux incisives avant de la mâchoire supérieure et la partie la plus saillante du front. Les statues grecques avaient l'angle le plus marqué, les singes le plus petit. Bien que Camper insiste sur le fait que cela n'avait qu'une signification physique — pratique pour les dessins — de nombreux anthropologues et phrénologues en ont tiré des conclusions plus poussées.

Crâne phrénologique, 19^{ème} siècle, os et encr. Musée Dr. Guislain, Gand

D'après le médecin viennois Franz Joseph Gall (1758–1828), il était possible de lire la personnalité intérieure à partir des bosses sur le crâne. Gall a dressé une carte du cerveau qui localisait ces bosses pour déterminer des traits de caractère. Un trait de caractère très marqué se reconnaissait à une protubérance sur le crâne, tandis que les caractéristiques moins développées n'étaient pas perceptibles. Gall considérait les crânes de génies, de criminels et de malades mentaux comme le matériel d'étude le plus intéressant, car ils avaient les caractéristiques les plus marquées. La phrénologie est devenue une tendance à la mode dans le monde occidental. Les employeurs faisaient même appel à des phrénologues pour tester les candidats.

D

Mark De Fraeye, *Mongolia, Male & Female Shaman*, 1998, photo.

Collection De Fraeye-Verburg. Fondation Roi Baudouin. Musée Dr. Guislain, Gand

Le chaman, auquel on attribue des pouvoirs médicinaux, forme le lien entre deux mondes. En pratiquant certains rituels, il est capable d'entrer en contact avec des aïeux ou des esprits. Une musique répétitive, une danse et des rituels permettent d'atteindre un état de transe qui ouvre la porte du monde des esprits. Bien souvent, personne à part le chaman ne comprend quels sont les signes que les esprits envoient vers ce monde. Ceux qui sont accablés par une grande souffrance psychique, utilisent parfois cette pratique. Dans certaines cultures, le chamanisme coexiste aux côtés d'autres croyances religieuses.

Giambattista della Porta, *Della fisiologia di tutto il corpo humano*, 1637, Rome. Musée Dr. Guislain, Gand

Cette réédition de l'œuvre standard de Giambattista della Porta (1535–1615) de 1586 comprend de nombreuses comparaisons homme-animal. Il s'appuyait sur les idées d'Aristote qui considérait la tête comme le siège de la conscience et le visage comme le miroir de l'âme. Les théories de Della Porta présentent un lien avec les idées contemporaines sur l'épilation des sourcils. Des sourcils droits sont un signe de bonté, des sourcils ascendants de sens de l'humour mais aussi d'hypocrisie. Quant aux yeux largement écarquillés, ils feraient référence à l'effronterie.

Denmark, *Headlines*, 1994, encre noire sur papier buvard blanc.

Musée Dr. Guislain, Gand

La quantité de livres et de matériel documentaire empilée le long des murs de la chambre de Denmark (1950) après ses études d'histoire de l'art, ne lui ont pas apporté la sérénité espérée. Au début des années septante, en réaction au flux d'information ingérable, il a commencé à découper, plier, compresser et encoller des livres, des journaux et des magazines, qu'il transformait en sculptures et en installations. *Headlines* est une déclaration visuelle qui peut être lue sur le bord des installations d'archives. L'œuvre se compose de 365 impressions méticuleuses différentes de son front, à l'encre noire sur papier buvard blanc. À l'aide de cachets, 24 activités cérébrales ont été frappées dans le bas du papier, comme *classifying*, *deciding*, *desiring*, *doubting*, *fearing*, *forgetting*, *knowing*, *understanding*.

Rembert Dodoens, *Cruydt-Boeck*, 1608, Anvers. Musée Dr. Guislain, Gand

Dans son *Cruydt-Boeck* (Livre des herbes, 1608), le médecin et botaniste Rembert Dodoens (1517 ou 1518–1585) a fait un classement de différentes plantes et de leur « potentiel ». Il accordait un grand intérêt aux vertus médicinales du romarin et de la lavande par exemple, deux ingrédients d'une recette de « sirop pour la folie » datant du seizième siècle. Les expériences avec les mélanges d'herbes se sont poursuivies au siècle suivant, également dans un contexte psychiatrique. Des plantes comme la valériane et le millepertuis, mais aussi l'arum des marais, ont été utilisées durant des siècles dans le traitement des maladies mentales. Au milieu du vingtième siècle, son composant

réserpine était même distillé pour être intégré dans des médicaments comme le Serpasil, administré chez les patients psychotiques et trop tendus.

Guillaume Duchenne de Boulogne, Electrothérapie, milieu 19^{ième} siècle, reproduction.

Le neurologue français Guillaume Duchenne (de Boulogne) (1806–1875) fut un des fondateurs des recherches sur la stimulation électrique des muscles. Il utilisait de l'électricité non seulement comme thérapie, mais aussi comme un moyen pour étudier l'anatomie du corps. Ses photos iconiques montrent comment il provoque des expressions de visage chez des personnes d'essai au moyen de stimulation électrique. Ainsi il découvre que lors d'un sourire spontané ce ne sont pas uniquement les muscles autour des coins de la bouche qui se mettent en marche, mais aussi les muscles autour des yeux. Ce sourire sincère est aussi appelé sourire Duchenne.

F

Walter Freeman, Lobotomie dans : *Psychosurgery in the Treatment of Mental Disorders and Intractable Pain*, 1950, Oxford. Musée Dr. Guislain, Gand

Pendant la première moitié du vingtième siècle, les psychiatres pensaient que lorsque les troubles psychiques étaient ancrés dans le corps, des traitements expérimentaux agissant directement sur le corps pouvaient offrir une solution. L'électrothérapie est connue et toujours utilisée de nos jours, tandis que la lobotomie n'a plus bonne réputation. Dans cette intervention, les liaisons entre les lobes frontaux du cerveau et le tronc cérébral sont coupées. Cette technique, qui a surtout

été appliquée à de multiples reprises par le neurologue américain Walter Freeman (1895–1972), n'était pas sans risques. Bien que la lobotomie semblât pouvoir guérir la dépression ou l'anxiété, le patient perdait bien souvent ses émotions et la conscience de soi.

G

Francisco José de Goya y Lucientes, *Patio avec des fous*, 1793–1794, reproduction.

Francisco de Goya (1746–1828) fit de nombreuses œuvres représentant des malades mentaux. La peinture *Patio avec des fous* fut conçue en 1793–1794 lors d'une visite à un asile pour aliénés à Saragosse. L'œuvre est non seulement une critique latente sur le traitement de malades mentaux, mais tout aussi bien une recherche sur ce que c'est la folie précisément. Ainsi les visages des deux personnages sur le devant de la scène montrent des expressions typiques de folie. Les regards du reste des personnages sont dirigés vers deux hommes en train de lutter. Le peintre les représente dans une pose classique, qui irradie de la force. Par leur position à l'intérieur d'un environnement emmuré et obscur il pose la question de savoir comment un être humain, qui physiquement fait preuve d'une force et d'une bonne santé, peut néanmoins avoir un esprit faible.

H

Hippocrate, *Magni Hippocratis medicorum omnium facile principis, opera omnia quae extant, 1657, Genève.* Musée Dr. Guislain, Gand

Selon Hippocrate (ca. 460–370 av. J. Chr.) la cause de la maladie résida dans un déséquilibre des fluides corporels. Ceci pouvait être dû à la conduite, telle qu’une consommation excessive d’alcool, ou à des facteurs externes, comme le temps. Il était important de faire le diagnostic juste sur base de recherches simples, par exemple par une imposition des mains en cas de fièvre. Le médecin constate les caractéristiques : froid ou chaud par opposition à sec ou humide. La combinaison déterminait de quel fluide corporel il s’agissait et où l’on pouvait faire agir la cure. Il n’y avait aucune question d’une division entre le corps et l’esprit. Par ses opinions biologiques concernant le caractère du malade mental, Hippocrate est le premier à rompre avec des déclarations faisant partie de la sphère des mauvais esprits et des puissances supérieures.

J

Gerbrandus Jelgersma, *Atlas anatomicum cerebri humani. 168 doorsneden van menschelijke hersenen, 108 licht-drukplaten naar photographische opnamen van praeparaten, 1931, Amsterdam.* Musée Dr. Guislain, Gand

Gerbrandus Jelgersma (1859–1942) est connu pour ses recherches neuro-anatomiques et le célèbre atlas du cerveau auquel il a travaillé durant 25 ans. L’anatomie cérébrale jouait un rôle majeur dans sa réflexion sur les affections telles que la neurasthénie, l’hystérie, la chorée et l’épilepsie. Au début de

sa carrière, il est parti du principe que chaque maladie pouvait être ramenée à un défaut physique. Par la suite, il s’est intéressé à la « vie spirituelle insoupçonnée » et aux idées de Freud sur l’inconscient. Gerbrandus Jelgersma complétait ainsi ses connaissances neurologiques et anatomiques avec des opinions d’autres disciplines agissant depuis une perspective psychique.

Viviane Joakim, de la série *Secrets of Souls, 2004–2005, photo.*

Musée Dr. Guislain, Gand

Le canapé est l’une des images les plus iconiques de la psychothérapie. Depuis la *talking cure* de Sigmund Freud (1856–1939), le canapé est devenu une composante essentielle du cabinet de psychothérapie. Dans la thérapie de la parole, l’association libre permet d’arriver jusqu’à des motifs inconscients. Tout analysant comprend rapidement que la condition à l’association libre — la levée de tous les freins dans le discours — n’est pas simple. La psychanalyse a été le principal précurseur de nombreuses formes de thérapie par la parole qui, au vingtième siècle, allaient de plus en plus s’orienter sur l’esprit, le comportement et la parole. En 2004 et 2005, Viviane Joakim a photographié des cabinets de psychiatres, de psychologues et de psychanalystes pour les regrouper dans la série *Secrets of Souls*.

K

Fritz Kahn, *Infographie du corps humain dans : Het leven van de mens, 1939, Amsterdam.*

Musée Dr. Guislain, Gand

Le médecin juif né en Allemagne Fritz Kahn (1888–1968) était un pionnier

de l'infographie. Cette méthode recourt à des dessins pour transmettre des informations. Dans un certain sens, Fritz Kahn est le précurseur de la célèbre série française d'animation *Il était une fois ... la Vie*, qui expliquait aux enfants le fonctionnement du corps humain. Les livres *Das Leben des Menschen* étaient particulièrement populaires et ont été traduits à de multiples reprises. Fritz Kahn parvenait à visualiser des aspects complexes du fonctionnement du corps humain par des dessins compréhensibles. Comme les livres de beaucoup d'érudits et d'écrivains juifs, les nazis ont brûlé ses livres durant la Nuit de Cristal. Après la guerre, son œuvre a été plusieurs fois réimprimée, sauf en Allemagne.

Mathew Kneebone, de la série *Mechanical Systems Drawing*, 2016, électrographique IBM et crayon graphite sur papier. Musée Dr. Guislain, Gand

Au dix-neuvième siècle, les spiritualistes croyaient au lien entre les champs magnétiques et « l'énergie vitale » humaine. D'après eux, le corps humain avait un rayonnement magnétique invisible, également appelé aura, qui influençait l'état émotionnel et spirituel d'une personne. Les *Techbanes* d'aujourd'hui pensent qu'une force énergétique trop active dans leur corps perturbe le champ magnétique. Une promenade à l'extérieur peut faire vaciller une lumière publique ou régler un autoradio sur une autre fréquence. Les œuvres de Mathew Kneebone (1982) étudient la façon dont nous nous comportons par rapport aux innovations technologiques.

L

Livre des statistiques Sint-Jozefhuis, 1851, papier. Maison du patrimoine Sœurs de la Charité JM, Gand

Joseph Guislain (1797–1860) croyait en une combinaison de moyens thérapeutiques, tels des bains ou le grand air, mais aussi l'isolement et la médication. Une subdivision entre des méthodes corporelles et spirituelles était, selon lui, inutile, car « si l'opium fait chanter le patient est-ce alors un médicament psychique ? Et si l'opium fait dormir le malade est-ce alors un médicament physique ? » Dans un livre de statistiques de 1851 il est décrit comment un kilo et demi d'opium servait de traitement pour treize patients. Quarante grammes de digitale pourpre étaient administrés comme calmant à une patiente maniaque. Le crâne rasé était enduit plusieurs fois avec de la baume à base de saindoux. Étaient fréquents aussi les traitements avec du vin au quinquina rouge, du mercure, de la valérienne, du iodure et du sulfate de cuivre ou de quinine.

Albert Londe, Note sur l'application de la méthode de M. Roentgen, dans: Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière, tome 9, 1896, Paris.

Musée Dr. Guislain, Gand

Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, seule l'autopsie permettait d'examiner l'intérieur du corps humain. Lorsque Wilhelm Röntgen (1845–1923) découvrit les rayons X en 1895, les psychiatres et les neurologues se sont immédiatement montrés intéressés : « Dès que la fabuleuse découverte de M. Roentgen fut publiée, nous avons voulu reproduire les expériences de ce scientifique étranger qui, au vu des

implications en physique pure, doit témoigner d'applications en médecine et en chirurgie. [...] Nous poursuivons ces expériences et espérons en apporter la preuve aux lecteurs de la *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière* à propos de différents sujets relatifs à diverses lésions osseuses, ou des fractures pour lesquelles nous cherchons des corps étrangers là où il était auparavant impossible de déterminer la localisation.»

Albert Londe, *Suggestions par les sens dans la période cataleptique du grand hypnose*, in: *Nouvelle iconographie de la Salpêtrière*, tome 4, 1891, Paris.

Musée Dr. Guislain, Gand

«Après l'avoir hypnotisée, nous avons placé une *verre rouge* devant ses yeux. Une grande angoisse est immédiatement apparue sur son visage. Elle lève les bras, et ses yeux, qui regardent au loin, semblent observer un spectacle atroce (Pl. VI, fig. 1). *Verre bleu*. — Elle lève les yeux au ciel, joint les mains en l'air dans une attitude de prière et finit par s'agenouiller. (Pl. VI, fig. 2). *Verre jaune*. — Elle fronce les sourcils, cligne des paupières et place ses mains en écran devant ses yeux, comme si elle voulait se protéger d'une lumière trop forte.»

M

Machine à découper le cerveau du professeur André Dewulf, 20^{ième} siècle. Musée Dr. Guislain, Gand

Au milieu des développements technologiques dans le domaine de l'imagerie médicale, comme la radiologie et le scanner cérébral, le professeur André Dewulf (1903–2000) travaillait, dans un grenier du Centre universitaire psychiatrique Sint-Kamillus de Bierbeek,

sur un polytome pour la recherche neuroanatomique. Cet appareil, fait de fer rouillé et d'éléments destinés à la construction, découpait de fines coupes du cerveau qui étaient ensuite étudiées au microscope. André Dewulf a fait des recherches innovantes sur la structure de l'hypothalamus. Grâce aux connaissances de la physique contemporaine, nous avançons aujourd'hui dans l'étude du cerveau. Les neuroscientifiques peuvent approfondir leurs recherches et utiliser diverses techniques pour mener des études plus spécifiques et plus ciblées.

James Tilly Matthews, *The Air Loom dans : John Haslam, Illustrations of Madness: Exhibiting a Singular Case of Insanity, and a No Less Remarkable Difference of Medical Opinion: Developing the Nature of Assault, and the Manner of Working Events; with a Description of the Tortures Experienced by Bomb-Bursting, Lobster-Cracking and Lengthening the Brain. Embellished with a Curious Plate*, 1810, Londres.

Bethlem Museum of the Mind, Kent

James Tilly Matthews (1770–1815) croyait qu'un appareil appelé «The Air Loom» perturbait et contrôlait son corps et son esprit. Ce faiseur de thé londonien fut admis à l'hôpital psychiatrique de Bethlem en 1797. Il fit des dessins et des descriptions méticuleuses de l'appareil. Selon lui, The Air Loom était contrôlé par «the Glove Woman», «Sir Archy», «Jack the Schoolmaster» et «The Middleman»: une bande qui non seulement le torturait à distance, mais dessinait aussi sans cesse ce qu'il faisait. Ou comment le psychotique invente des alternatives pour nommer et comprendre ses illusions et ainsi structurer son monde.

Hieronymo Mengo, *Flagellum Daemonum Exorcismos Terribiles*, 1587, Venise. Musée Dr. Guislain, Gand

Rédigé par le franciscain italien Jérôme Mengo en 1587, *Flagellum daemonum, exorcismos terribiles, potentissimos, et efficaces (...)* explique à l'aide de sept exorcismes comment reconnaître un possédé, quelles âmes sont les plus vulnérables face au diable et quels moyens l'exorciste peut utiliser dans son combat.

Friedrich Anton Mesmer, *Mesmerismus, oder, System der Wechselwirkungen: Theorie und Anwendung des thierischen Magnetismus als die allgemeine Heilkunde zur Erhaltung des Menschen*, 1814, Berlin. Musée Dr. Guislain, Gand

La méthode de Franz Anton Mesmer (1734–1815) s'éloigna de l'approche par les sciences de la nature et il fut donc impossible de la prouver. Il n'ouvrirait jamais un corps, ne s'occuperait pas d'anatomie ou ne prescrirait jamais des traitements à l'aide de purges ou de saignées. En s'appuyant sur ses connaissances d'astrologie Mesmer voyait un lien entre le corps et l'univers par le biais du champ magnétique. À travers l'utilisation des aimants et du métal il pourrait aider les malades à rétablir ce lien. Trouver des explications était impossible. Sa théorie fut un rétablissement de la magie dans un monde rationalisé.

O

Objets avalés découverts sur des radiographies, s.d. Musée Dr. Guislain, Gand

Ces objets étaient localisés au moyen de radiographies. Elles montrent comment les patients avalaient des aiguilles, des capsules, des trombones et des punaises comme une forme d'automutilation ou comme conséquence d'une compulsion. Dans ce cas la radiologie offrait une solution très concrète. Dans un contexte plus large ce fut une révolution en médecine. Avant la découverte des rayons X en 1895 l'on ne pouvait étudier l'intérieur du corps humain qu'au moyen d'une autopsie. La radiologie a permis de mieux étudier le fonctionnement et les défaillances du cerveau. Des CT-scan et des appareils à IRM permettant de visualiser le système nerveux en trois dimensions sont apparus. Dans la lignée de scientifiques comme Franz Joseph Gall (1758–1828), les localisations de fonctions cérébrales ont fait l'objet d'études plus poussées. Des zones spécifiques ont été liées à des sensations de douleur ou à la prise de décisions morales.

P

Psychologie expérimentale, s.d., photo. Musée Dr. Guislain, Gand

Par le biais d'expériences les psychologues expérimentaux étudient les fonctions de base du cerveau, telles que la sensation et la perception, la mémoire, la cognition, la motivation, l'émotion... Les bases de cette branche de la psychologie étaient jetées au dix-neuvième siècle, avec des fondateurs comme Wilhelm Wundt et Gustav Fechner.

Jusqu'alors la psychologie était une discipline théorique, qui posait toutes sortes de vues sur le fonctionnement de l'esprit et de la conduite humains, sans vérification systématique dans la pratique.

Psychotropes, 2ième moitié du 20ième siècle. Musée Dr. Guislain, Gand

Ce n'est que dans les années 1950 que les premiers psychotropes furent développés. Dans les hôpitaux psychiatriques on voyait apparaître de la médication telle que le Lithium pour équilibrer des patients maniaques, l'antidépresseur Imipramine ou l'anti-psychotique Haloperidol (Haldol). L'impact était grand : la psychiatrie vécut une période de « silence chimique ». Comment ces médicaments fonctionnaient exactement n'était pas clair, mais la paix s'installa dans les hôpitaux et pour les patients une vie en dehors de l'institution fut de nouveau possible. Bien que des critiques dénoncent la seule lutte contre les symptômes, les effets secondaires et les dangers d'addiction ou de tolérance, pendant les années 1960 les psychotropes gagnèrent de plus en plus de terrain.

S

Scarificateurs, s.d., métal.

Musée Dr. Guislain, Gand

Au Moyen Âge, on pratiquait des saignées pour éliminer un trop-plein de sang ou « purifier » le « mauvais sang » des malades mentaux. En appliquant des tasses en verre chauffées sur la peau, on acheminait plus de sang vers une zone déterminée du corps. À l'aide d'une petite lame, les scarificateurs faisaient des incisions dans la peau, par lesquelles le sang pouvait s'écouler. La technique

de la saignée est toujours utilisée aujourd'hui. On emploie par exemple des sangsues pour certains traitements médicaux.

Stade tertiaire de la syphilis, années

1930, cire. Musée Dr. Guislain, Gand

La *dementia paralytica* est une forme de neurosyphilis, le stade tertiaire de la syphilis non traitée, décrite pour la première fois au dix-neuvième siècle. On la retrouvait souvent dans la psychiatrie de l'époque, mais ce diagnostic n'est plus que rarement posé aujourd'hui. Les symptômes étaient la mégalomanie, la démence, les états dépressifs et la détérioration mentale. Avant le développement de la pénicilline, on traitait la *dementia paralytica* par la paludothérapie. Les symptômes sont représentés sur cette tête en cire de l'institut Sint-Norbertus de Duffel. Jusqu'au milieu du vingtième siècle, on utilisait des statues de cire comme matériel didactique pour les formations médicales.

T

Thérapie de la peur, gravure dans :

Joseph Guislain, *Traité sur l'aliénation mentale et sur les hospices des aliénés*, 1876, Amsterdam. Musée Dr. Guislain, Gand

Selon Joseph Guislain (1797-1860), le fait de susciter une angoisse soudaine avait un effet thérapeutique favorable. Les thérapies de la peur impliquaient souvent de l'eau : des douches froides, un « bain d'arrosage » ou un « bain surprise ». « L'appareil consiste en un petit temple chinois », écrit Joseph Guislain, « dont l'intérieur contient une cage en fer mobile qui s'enfonce dans l'eau par son propre poids. On guidait la personne aliénée dans cette petite maison : un aidant fermait la porte de l'extérieur,

tandis qu'un autre commandait un levier permettant d'immerger le malade dans l'eau. Une fois le traitement voulu effectué, on remontait la cage. »

Simon Thomassin, *Le Cholérique, Le Sanguin, Le Flegmatique, Le Melancolique*, 1695, gravure.

Musée Dr. Guislain, Gand

Aujourd'hui nous faisons une distinction entre comment notre corps est ressenti et de quelle manière il est géré par notre esprit, mais à l'origine il n'était pas question d'une dualité entre le corps et l'esprit. Le cosmos était composé de quatre éléments (terre, air, eau et feu), l'année de quatre saisons, de la sorte le corps devait lui-aussi comporter quatre éléments. Ces éléments, les fluides corporels, étaient combinés avec quatre caractéristiques : humide, sec, chaud et froid. À leur tour ces caractéristiques appartenaient à quatre caractères ou tempéraments.

Trépanation du crâne, 16ième–17ième siècle, os. Musée Dr. Guislain, Gand

Déjà depuis l'ère néolithique la trépanation du crâne était utilisée comme traitement de la folie. Étant donné que la cause de la maladie mentale était un mauvais esprit, on essayait de le laisser s'évader par un trou dans le crâne. Certains crânes trépanés ont du cartilage récent autour de la blessure. Ceci prouve que la personne en question a encore vécu longtemps après l'intervention, bien que les possibilités d'anesthésie et de désinfection soient quasiment inexistantes. À partir du 16ième siècle les trépanations étaient exécutées à l'aide d'un ensemble de trépanation. Ce n'était plus pour laisser s'évader des esprits mais bien pour évacuer le sang qui exerçait une pression sur le cerveau.

V

Arthur Van Gehuchten, *Les maladies nerveuses*, 1920, Louvain. Musée

Dr. Guislain, Gand

Arthur Van Gehuchten (1861–1914), le premier professeur belge de neurologie, visualisait ses recherches avec des dessins, des photos et des films. Il était une autorité mondialement reconnue dans son domaine. Son travail a inspiré les scientifiques les plus renommés de l'époque. Parmi eux, Ramón y Cajal (1852–1934), avec lequel Arthur Van Gehuchten a entretenu toute sa vie une correspondance et partageait l'intérêt d'illustrer les résultats des recherches. Arthur Van Gehuchten utilisait des images de patients atteints de Parkinson, de chorée, de dystonie et d'hystérie dans ses cours, lors de congrès et dans les revues professionnelles.

W

Johannes Wier, *De praestigiis daemonum, & incantationibus ac ueneficiis libris sex, postrema editione sexta aucti et recogniti*, 1583, Basel.

Musée Dr. Guislain, Gand

À l'apogée des procès des sorcières le médecin Johannes Wier (1515–1588) écrivit un livre dans lequel il va à l'encontre de la condamnation et de l'exécution des femmes qualifiées de sorcières. La cause de leur comportement était, selon Wier, à trouver dans la maladie, la vieillesse ou les hallucinations : « Des sorcières sont de vieilles personnes féminines, ayant souvent une condition physique imparfaite et un âge avancé. Elles ne possèdent plus tous leurs sens, ce sont de tristes figures actives. Dans leur fantaisie et imagination le diable comme esprit très subtil

s'installe et se cache, quand elles sont accablées de mélancolie ou quand elles sont découragées. Les sorcières ont perdu la raison par leur âge avancé, par désespoir et misère, par leur défaut qu'est la fantaisie et par les pommades qui les rendent furieuses.»

CLASSIFICATION

B

Christian Boltanski, *Gymnasium Chases*, 1991, gravure photo.

Collection privée

Christian Boltanski (1944) est un enfant de parents judéo-français et il naquit le jour où Paris fut libéré. Dans son œuvre le souvenir de la guerre occupe une place centrale. Les installations de Boltanski, qui nous font souvent penser à des autels, visualisent ce passage obscur de l'histoire d'une manière presque sacrée. Une photo de classe de 1931 d'une école secondaire juive à Vienne revient régulièrement. Boltanski agrandissait la photo et faisait des découpes afin d'obtenir un portrait de chaque étudiant à part. Ainsi tous les élèves apparaissent ensemble et toutefois individuellement : « L'extermination des Juifs européens ne se dirigeait pas à une masse inconnue, mais à des individus. »

Sergey Bratkov, *Motiv #1, #2, #5*, de la série *Kids III*, 2004, photo.

Galerie Transit, Malines

La série critique de la société, *Kids III*, du photographe ukrainien Sergey Bratkov (1960) montre des préadolescents comme anti-héros d'une communauté rude. L'idéal de l'enfance innocente ne semble plus accessible. Le rôle que l'on attend qu'ils remplissent n'est pas clair. Les enfants sont-ils vraiment des individus fragiles tels qu'on les perçoit souvent ?

C

Claude Cahun, *Self Portait et Suzanne Malherbe/Marcel Moore*, 1928, reproduction. Jersey Heritage Collections

La femme écrivain, activiste et photographe française Claude Cahun (née Lucy Schwob, 1894–1954) était pionnière dans la représentation des questions autour de ce que l'on appellerait plus tard le « genre » : « Féminin, masculin, je suis capable des deux... mais neutre, là je me sens à l'aise. » Dans ses autoportraits expérimentaux et mis en scène elle se métamorphose et se met dans la peau de personnages aussi bien masculins que féminins. La tête râpée, déguisée en boxeur sûr de lui ou masquée sur une plage. Avant tout elle incarnait la liberté, le droit à la neutralité en matière de genre ou le droit à avoir des pensées mélancoliques. Autour des années 1920 Claude Cahun et son partenaire de vie Marcel Moore (née Suzanne Malherbe, 1892–1972) optèrent pour un nom sans genre.

D

Ebergiste De Deyne, *Particularités diverses des oreilles*, vers 1930, photo et papier. Musée Dr. Guislain, Gand

Le criminologue et agent de police français Alphonse Bertillon (1853–1914) a développé un système de classification anthropométrique pour identifier des suspects. Des mesures corporelles minutieuses et d'autres caractéristiques physiques — comme la couleur des yeux, des cheveux et de la peau, et la forme du nez et des oreilles — ont été rassemblées dans des fiches. La méthode était

particulièrement influente et a également inspiré Ebergiste De Deyne (1887–1943), un Gantois qui était pédagogue, photographe et responsable de l’institut Sint-Jozef, dans ses recherches sur les types d’enfants peu doués. Par analogie aux catégories de Bertillon, il regroupait les enfants sur base de leurs caractéristiques physiques, comme la forme de leurs oreilles, de leur nez ou de leurs lèvres.

Ébergiste De Deyne, Quelques caractéristiques frontales, photo, vers 1930. Musée Dr. Guislain, Gand

Ce portrait de groupe montre les traits du visage des élèves de l’Institut gantois Sint-Jozef pour des « enfants anormaux », en termes modernes des enfants en situation de handicap physique ou de légère incapacité mentale. Avant sa fondation en 1901 l’« espace récréé » — l’unité pour enfants de l’Hospice Guislain — fut le seul endroit en Belgique destiné aux enfants arriérés. Depuis le tournant du siècle surgirent toujours plus d’instituts spécialisés destinés aux enfants. Ébergiste De Deyne (1887–1943), directeur de Sint-Jozef, légua une riche collection photo avec des portraits, des images médicales et des photos didactiques. Le matériel nous permet de comprendre le regard de l’époque sur l’enfant. De Deyne fit des recherches sur les caractéristiques physiques et mentales des garçons et les catégorisa selon des caractéristiques similaires. En même temps il croyait fort en leurs capacités. Par la stimulation des sens les facultés latentes pouvaient continuer à se développer. Il n’est jamais question d’accentuer la limitation, mais bel et bien le potentiel et le processus d’apprentissage.

Dieter De Lathauwer, de la série *I Loved My Wife – Killing Children Is Good for the Economy*, 2013–2017, installation.

Collection de l’artiste, Gand

Le génocide mené par les nazis contre des adversaires, des dissidents et des « impurs » — Juifs, homosexuels, gitans — est une page noire connue de l’histoire. Beaucoup moins connu est le meurtre des personnes ayant une problématique psychiatrique ou un handicap physique dans la période avant l’Holocauste. En septembre 1939 la dite Aktion T4 mena à l’extermination systématique de 73.000 patients d’institutions psychiatriques dans des centres de destruction T4. Les membres de la famille recevaient des « lettres de consolation » avec une cause de décès inventée, basée sur des dossiers médicaux. Exceptée de l’Action T4 une bonne 200.000 victimes mouraient dans les hôpitaux par négligence, famine ou empoisonnement. Les photos sobres de Dieter De Lathauwer (1978) captant les terrains d’hôpitaux psychiatriques autrichiens donnent leur témoignage silencieux. Les traces d’une histoire inhumaine sont fixées dans un mur blanc, une pièce d’une façade ou des endroits à couvert dense.

Ovide Decroly, Observation et classification d’enfants, début 20^{ème} siècle, extrait de film. Musée Dr. Guislain, Gand

Le neuropsychiatre, pédagogue et psychologue pour enfants belge Ovide Decroly (1871–1932) étudia le développement mental des enfants « normaux » et « inadaptés ». Selon Decroly chaque enfant peut, par l’observation d’autres enfants et du monde qui l’entoure, découvrir, apprendre et évoluer selon son propre rythme. Toutes les activités, allant du coloriage au jardinage, peuvent

motiver. Il conçut une série de tests de la langue, de l'intellect, des sens et des intérêts spontanés. Des tournages permettaient d'observer les enfants de façon encore plus méticuleuse. Dans son test de l'imitation chez des enfants il les divisait en trois groupes selon leur niveau de développement. Les enfants « supérieurs » recevaient l'ordre d'éternuer. Decroly filme la réaction des autres enfants. Est-ce qu'ils imitent ou est-ce qu'ils restent indifférents ?

E

Hans Eijkelboom, de la série *Fotonotities*, s.d., photo.

Collection de l'artiste, Amsterdam.

Inspiré par *Antlitz der Zeit (Visage d'une époque, 1929)* d'August Sanders, l'artiste photographe néerlandais Hans Eijkelboom a commencé ses *Fotonotities* en 1992. Les portraits de rue montrent des passants avec à chaque fois un point commun : un cache-poussière terne, des vêtements à l'imprimé panthère ou à tête de mort, un bomber, un ciré... Dans un lieu très fréquenté, l'appareil photo à la poitrine et le déclencheur automatique dans la poche, Hans Eijkelboom cherche dans la foule des petites ou grandes similitudes entre les individus. Il regroupe ensuite ses photos en grilles, dotées d'une date, d'un lieu et d'une indication de l'heure. Ensemble, elles forment des catégories banales et absurdes qui remettent en question l'unicité de l'individu. Du coup, l'échec de la catégorisation y est implicite.

G

Amand Gautier, *Folles de la Salpêtrière. Cour des agitées, 1857*, lithographie.

Collection Nauta, Rotterdam

À la demande du médecin français, Paul Gachet (1828–1909), l'artiste peintre et lithographe, Amand Gautier (1825–1894), réalisa une série d'esquisses de patientes de l'Hôpital parisien de la Salpêtrière. Dans ce portrait de groupe, l'accent est mis sur l'expression et les gestes de huit femmes souffrant de mégalomanie, de manies aiguës, de mélancolie, de démence, de folie, d'hallucinations, de manies érotiques et de paralysie. L'image montre comment au milieu du dix-neuvième siècle les signes extérieurs formaient la base de l'analyse médicale.

Gruppe von schizophrenen Endzuständen, dans : Oswald Bumke, *Lehrbuch der Geisteskrankheiten, 1929*, Munich. Musée Dr. Guislain, Gand

La légende de ce portrait de groupe — *Abb. 145. Gruppe von schizophrenen Endzuständen* — dans le *Lehrbuch* du psychiatre allemand Oswald Bumke (1877–1950) montre de l'objectivation : pas de femmes mais des « états schizophrènes », et pas de patient mais un syndrome. Onze femmes sont assises et centrées, sur une ligne droite. La lumière naturelle qui baigne la pièce jette des ombres sur les visages et les vêtements sobres. La composition harmonieuse laisse supposer une mise en scène et témoigne d'une grande qualité photographique et esthétique. Dix femmes détournent le regard vers le sol ou vers leurs mains, ou ferment les yeux. Une femme refuse de détourner les yeux et regarde droit vers l'objectif. Le regard est central et il est plutôt inconfortable

que scientifique ou classifiant, tant pour les femmes du portrait que pour le spectateur aujourd'hui.

Guerrilla Girls, *The hysterical Herstory of Hysteria and How it Was Cured, from Ancient Times until Now*, 2012, reproduction. Guerrilla Girls

Pourquoi les artistes féminines sont-elles sous-représentées dans les musées ? Vaut-il mieux que les femmes se tiennent éloignées du monde de la culture et de l'art, comme différents psychiatres du dix-neuvième siècle le prétendaient ? Depuis 1985, le collectif Guerrilla Girls dénonce la discrimination dans le monde de l'art avec des affiches, des actions, des livres, des cartes postales et des revues. Le livre *The Hysterical Herstory of Hysteria* montre comment, à travers l'histoire, le corps féminin est traité, mais également maltraité. On s'amuse de *Dr. Feelgood*, une version caricaturale des médecins qui vers 1900 tentaient de refouler les symptômes de l'hystérie avec des massages du plancher pelvien.

H

Henry Hering, Portraits de patients diagnostiqués avec manie, mélancolie et démence aiguë, années 1850, facsimile.

Bethlem Museum of the Mind, Kent

Au milieu du dix-neuvième siècle, le photographe britannique, Henry Hering (1814–1893), photographia des patients de l'hôpital Bethlem de Londres dans son studio photos à proximité immédiate de l'établissement. Les photos servaient d'illustration d'une publication du psychiatre John Conolly. Le comportement de la couturière Harriet Jordan (*H.J. Acute Mania*), âgée de 24 ans, est décrit comme étant

« maniaque, agressif et confus ». Avec les photos de Hugh Diamond, la série de Hering sont les premières impressions photographiques de la folie dans l'Angleterre victorienne.

Magnus Hirschfeld, *Geschlechtskunde auf Grund dreißigjähriger Forschung und Erfahrung bearbeitet*, 1930, Stuttgart. Musée Dr. Guislain, Gand

Le médecin et sexologue allemand Magnus Hirschfeld (1868–1935) était un pionnier du mouvement pour l'émancipation des LHBTI. Il luttait pour les droits des femmes lesbiennes (L), des hommes homosexuels (H), des bisexuels (B), des personnes transgenres (T) et des personnes intersexuées (I). Avec nombre de publications, conférences et actions il essayait de changer à l'aide de son Institut de sexologie berlinois l'opinion publique négative sur une « autre » sexualité ou expression du genre. Il collaborait aussi au film *Anders als die Andern* (1919), une accusation contre l'article 175 du droit pénal allemand qui interdisait des relations homosexuelles. Hirschfeld voyait l'homosexualité comme une préférence innée et renforçait ainsi et sans le vouloir l'interférence médicale qui mènerait à des traitements d'hormones forcés.

Frans Hogenberg, *De terechtstelling van vier minderbroeders en een augustijnen op de brandstapel en de geseling van drie anderen, allen schuldig bevonden aan sodomie, op de Vrijdagmarkt op 28 juni 1578, 1581–1585, gravure.* Archives Gand

À travers l'histoire, l'homosexualité a été nommée consécutivement comme étant un péché, dangereuse et déséquilibrée. Dans l'Europe de la fin du Moyen Âge et au début des temps modernes,

l'homosexualité reçut le nom de sodomie : une dénomination commune pour les agissements sexuels « contre nature » tels que la masturbation et la bestialité. La gravure montre l'exécution publique pendant le procès gantois de la sodomie en 1578. À la fin du dix-neuvième siècle, le psychiatre allemand, Richard von Krafft-Ebing (1840–192), reprit l'homosexualité dans son *Psychopathia Sexualis* (1886), un catalogue de perversions et de troubles sexuels. Ce n'est qu'en 1974 que l'homosexualité fut supprimée du DSM (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*), non pas pour des raisons scientifiques, mais sous la pression du mouvement homosexuel marginalisé qui exigeait d'avoir une place dans la société.

I

Iconographie photographique de la Salpêtrière, tome 2, 1877–1878, Paris.

Musée Dr. Guislain, Gand

Les photos de l'*Iconographie photographique de la Salpêtrière* montrent des patientes de l'Hôpital parisien de la Salpêtrière, où Jean-Martin Charcot (1825–1893) fit des recherches sur l'hystérie à partir des années 1870. La femme hystérique était toujours représentée de façon stéréotypée avec des mouvements du corps incontrôlés et des membres du corps convulsés ou paralysés. Les symptômes étaient des douleurs inexplicables, crises d'angoisse, insomnie, dysfonctions sexuelles, comportement passionnel ou brutal et opiniâtreté. L'hystérie devenait le diagnostic en vogue à la fin du dix-neuvième siècle et montrait aussi bien les angoisses que les ambitions de ce temps. On attendait des femmes qu'elles soient passives, flexibles et extraordinairement désirables, mais en

même temps surgissait lentement le désir de liberté et de libération de la morale sexuelle.

Illustrations botaniques de *The Botanical Magazine, Plants represented in their natural Colours. To which are added, Their Names, Class, Order, Generic and Specific Characters, according to the celebrated Linnaeus, fin du 18ième siècle, Londres.* Société royale d'agriculture et de botanique, Gand

Dans *The Botanical Magazine*, des espèces de plantes sont représentées et décrites en détail suivant le système de classification du médecin, botaniste et zoologue suédois, Carolus Linnaeus (1707–1778). Sa classification claire de la faune et de la flore a inspiré les premiers psychiatres. Tous comme les plantes et les animaux ont été classés dans toutes sortes de catégories, ils souhaïtaient répertorier les syndromes. Le psychiatre allemand, Emil Kraepelin (1856–1926), réunit les symptômes communs de centaines de maladies mentales dans un inventaire psychiatrique systématique. Son manuel est un précurseur de l'actuel DSM (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*).

K

Katatonikergruppe, dans : Emil Kraepelin, *Psychiatrie. Ein Lehrbuch für Studierende und Ärzte, 1899, Leipzig.*

Musée Dr. Guislain, Gand

Le psychiatre allemand Emil Kraepelin (1856–1926) a écrit que l'on pouvait sans problème faire prendre la pose souhaitée aux malades de ce *Katatonikergruppe*. Certains rient, d'autres sont sérieux, mais ils conservent leur attitude propre lorsqu'ils sont regroupés. Quelqu'un tient sa chaussure

en l'air, un autre fait reposer sa main sur sa tête. Le mur de l'institution est subtilement visible à l'arrière-plan. Un index a été ajouté sous la photo : les patients se sont vu attribuer des lettres faisant référence aux différentes phases dans la catégorie diagnostique. Le patient E est totalement arriéré mental, A, B et C en sont à un stade précoce. Certains ont été victimes d'une rechute, d'autres vont mieux. Ils souffrent tous de catatonie, avec des caractéristiques extatiques et théâtrales.

Theodor Kirchhoff, *Der Gesichtsausdruck und seine Bahnen beim Gesunden und Kranken, besonders beim Geisteskranken*, 1922, Berlin.

Musée Dr. Guislain, Gand

Quand le diagnostic psychiatrique était à ses débuts, la visibilité des symptômes jouait un rôle central. Par le biais de caractéristiques extérieures l'on pouvait lire l'intérieur de l'être humain. Les premiers psychiatres illustraient leurs théories sur des pathologies à l'aide de portraits de patients. Au départ on le faisait avec des dessins, mais après l'essor de la photographie on recourait immédiatement à cette nouvelle technique. On l'appliquait en tant qu'instrument « objectif » et scientifique lors des observations et inventoriages et pour légitimer les catégories diagnostiques. Des photos situent les expressions typiques du visage, les caractéristiques corporelles et les positions du corps des maladies telles que la manie, la mélancolie ou l'hystérie. Le centre d'intérêt n'était pas tellement le patient malade : on recourait à des portraits afin de représenter la maladie. L'individu passe à l'arrière-plan, la pathologie occupe une place centrale.

L

Johann Caspar Lavater, *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, 1806, Paris. Musée Dr. Guislain, Gand

Juger les gens sur leurs caractéristiques physiques est quelque chose qui a toujours existé. Un regard intelligent, une bouche crispée, un menton volontaire, que dit le visage ? D'après le théologien et scientifique suisse Johann Caspar Lavater (1741–1801), les expressions du visage étaient la clé de l'âme. Un nez droit, un visage plat et une apparence saine formaient le type qui réunissait « toutes les vertus d'un bon père de famille dans une personne ». Un nez retroussé indiquait un caractère musical, poétique et imaginatif. Les idées de Lavater ont été testées par un large public via des calepins. De nos jours, la physionomie est considérée comme une pseudoscience, bien que nous essayions encore toujours de lire les expressions du visage et que nous croyions en une relation entre le visage et le caractère.

Cesare Lombroso, *L'homme Criminel : Atlas*, 1895, Paris. Musée Dr. Guislain, Gand

Le professeur d'université italien, Cesare Lombroso (1835–1909), a consacré sa carrière à mesurer et à classer les criminels. Il voyait une cause héréditaire à leur comportement criminel, qui pouvait entre autres être démontré par une petite cavité dans l'occiput — une caractéristique « homme-singe » qui est normalement uniquement présente chez le fœtus. D'autres caractéristiques étaient les yeux enfoncés, des sourcils prononcés, un nez proéminent, une chevelure dense et un front fuyant. Les « criminels nés » ne pouvaient être ni traités, ni punis. Un placement dans un établissement spécialisé pouvait les protéger, ainsi que la société.

Lucinda Ra, *Wals van de Diagnoses*, extrait du *Het Fioretti Project*, 2015, audio. Collection de l'artiste

En 2014, les créateurs de théâtres et musiciens du collectif Lucinda Ra ont réalisé un spectacle sur les enfants et les jeunes dans la psychiatrie. Pendant toute une année, ils ont dessiné, photographié, écrit, bricolé et fait de la musique ensemble à Fioretti, un département de la jeunesse du centre psychiatrique Dr. Guislain à Gand. Les réflexions des jeunes et des créateurs ont entre autres pris la forme de la *Wals van de Diagnoses (Valse des diagnostics)* : une chanson sur la catégorisation des maladies psychiatriques et l'interminable liste de diagnostics du manuel DSM (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*). La chanson pose des questions pointues sur l'utilité du diagnostic. Existe-t-il des alternatives à l'étiquetage du comportement ?

M

Gerhard Mall, *Das Gesicht des seelisch Kranken*, 1967, Konstanz.

Musée Dr. Guislain, Gand

En 1967, le psychiatre allemand Gerhard Mall (1909–1983) publiait *Das Gesicht des seelisch Kranken*. Plus de cent portraits noir et blanc très nets s'accompagnent d'une description du diagnostic, du déroulement de la maladie et de l'expression du visage. L'intention était de montrer ce que voit le médecin mais qui reste généralement caché pour l'œil non exercé. Le livre est de date relativement récente et pourtant, la vieille tradition physiognomique se retrouve dans les portraits. Les visages montrent la maladie : « A vieilli trop vite. Peau flétrie couleur parchemin. Yeux vigilants grands ouverts. Sillons

profonds de souffrance autour des coins de la bouche. Diagnostic : schizophrénie chronique. »

***Manische Kranke*, dans: Emil Kraepelin, *Psychiatrie. Ein Lehrbuch für Studierende und Ärzte*, 1913, Leipzig.** Musée Dr. Guislain, Gand

Le psychiatre allemand Emil Kraepelin (1856–1926) utilisait le diagnostic « maniacodépressif » pour les patients alternant des périodes de morosité et de témérité. Les femmes de ce portrait de groupe montrent la maladie « dans ses différentes couleurs, de la joie silencieuse, la fière conscience de soi à l'exubérance ».

P

Publicité pour psychotropes dans *Tijdschrift voor psychiatrie*, années 1990. Musée Dr. Guislain, Gand

Bien que les publicités pour les psychotropes dans les revues médicales ciblent les médecins, le message est davantage emballé de façon émotionnelle que scientifique. On montre surtout des femmes dans les messages publicitaires pour les antidépresseurs et surtout des hommes dans ceux sur les anti-psychotiques. Les illustrations semblent dire que la dépression est féminine et la psychose masculine.

R

Rapport d'élèves de l'Institut Sint-Jozef, 1930, papier.

Musée Dr. Guislain, Gand

La préoccupation des enfants agités, sans maîtrise de soi et souffrant d'un manque de concentration n'est pas un phénomène récent. Au début du vingtième siècle il n'était pas encore question

de TDAH (*Trouble de déficit de l'attention/hyperactivité*), mais bien d'une « défaillance morale et éthique » chez des enfants, « instabilité » ou « nervosité ». Psychiatres et éducateurs se plaignaient de l'influence négative des stimuli, l'agitation de la « société moderne » et la « surchauffe mentale » comme cause d'une explosion de maladies nerveuses. Dans des rapports d'élèves de l'Institut gantois Médicopédagogique Sint-Jozef on peut lire comment certains garçons sont toujours nerveux. Un rapport de 1930 qualifie Jacques, dix ans, de souffrant d'une *nervosité extrême*. Il perturbe l'ordre général, fait des remarques stupides, rit aux éclats pour un rien et est vite distrait : « Son attention est portée vers ce qui stimule les sens. Il répond à ce stimulus contre tout règlement ou ordre. »

Registre médical de l'Hospice Guislain, milieu 19^{ième} siècle, papier.

Musée Dr. Guislain, Gand

Joseph Guislain (1797–1860) notait les données et l'analyse des hommes internés dans d'épais registres médicaux. Une rubrique générale comprend des informations personnelles sur le domicile, l'âge et la profession, avec mention du motif de clôture du dossier : guérison, transfert ou décès. La partie la plus étoffée du registre concerne l'observation des symptômes durant les trois à cinq premiers jours de l'internement. L'évolution du syndrome est décrite sur la page de droite.

L'optimisme quant à cette évolution est mort en même temps que Joseph Guislain. Nous pouvons lire la note annuelle « *idem ibidem* » ou « état inchangé » pour beaucoup de résidents ayant séjourné longtemps dans l'institution.

Registre médical de la Sint-Jozefhuis, 1852, papier.

Erfgoedhuis Zusters van Liefde JM, Gand

Les symptômes des « maladies féminines » sont souvent en rapport avec le corps, la sexualité et les émotions. Dans les registres des maladies mentales des patientes de la Sint-Jozefhuis de Gand, Joseph Guislain notait les symptômes tels que l'excitation, la tristesse, l'anxiété, le désespoir, la jalousie, les pensées érotiques et le comportement extravagant. Le cycle menstruel demande un suivi précis, car il peut provoquer une « *manie érotique* » ou une « *passion hystérique* ». Il est frappant de voir comment Guislain décrivait la progression des patientes : travaille toute la journée, fait son lit, range sa chambre, commence à parler de ses enfants, va à l'église, soigne son apparence. Lorsque la patiente reprend ses tâches féminines conventionnelles, la guérison est en vue.

Jasper Rigole, Le système des objets, en cours, installation.

Collection de l'artiste, Gand

Jasper Rigole (1980) collectionne, archive et catégorise. Sa collection toujours croissante d'objets perdus/trouvés, tournages d'amateur, photos de marchés aux puces et récits personnels quotidiens est toujours à la base de son œuvre qui se compose d'installations, de film et d'art médiatique. Les catégories qu'il utilise sont choisies avec une précision méticuleuse et quasi scientifique. En même temps elles sont déterminées par l'intuition. La division dans cette armoire a été faite par Rigole et sa fille dans son atelier. Une classification à première vue banale qui traduit la tendance humaine au classement et montre comment chacun jette un regard différent sur la réalité.

S

Schizophrenie. Ratloser Gesichtsausdruck, dans : Oswald Bumke, *Lehrbuch der Geisteskrankheiten*, 1929, Munich.

Musée Dr. Guislain, Gand

La façon dont la photographie a été utilisée dans l'histoire de la psychiatrie a souvent une connotation de « violence visuelle » à l'égard des patients. Non seulement à cause de la contrainte physique explicite sur certaines photos, mais aussi « dans le sens d'une classification : l'individu dans la prise de pouvoir de l'institution » (Regener, 2010). *Lehrbuch der Geisteskrankheiten* (1929) d'Oswald Bumke (1877-1950) contient différentes photos poignantes, comme la photo d'une femme anonyme, sèchement dénommée « *Abb. 115. Schizophrenie. Ratloser Gesichtsausdruck* ». La légende réduit la femme à une expression du visage symptomatique. Le regard objectivant du psychiatre contraste avec la tragédie personnelle qu'exprime le visage.

T

« Tempérament hystéro-érotique » comme étiquette dans la Maison de Correction de l'État à Bruges, années 1920, mèche de cheveux et papier.

Archives Nationales Bruges

Bien que l'hystérie soit considérée comme un phénomène du dix-neuvième siècle, la notion de « hystéro-érotique » fait émergence dans les dossiers de la Maison de Correction de l'État à Bruges, une institution pour des filles « difficiles » au début du vingtième siècle. On ne pouvait voir la sexualité en dehors des opinions du discours médical et psychiatrique. Des « pensées érotiques » pouvaient provoquer une crise, appelée

hystérie ou « folie morale ». Les « amitiés particulières » lesbiennes étaient vues comme moralement subversif, morbide et pervers. Les petites lettres d'amour ou les mèches de cheveux que les filles échangeaient défilent les idéaux bourgeois de l'époque qui concernaient l'expression des émotions, le genre et la sexualité.

Trajet de rééducation Henri dans des institutions pour mineurs (COG Mol, ROG Ruiselede et ROG Mol) années 1930, notes d'observation.

Archives Nationales Anvers-Beveren,

Archives Nationales Bruges

En août 1933 Henri se trouva dans l'Asile Central d'Observation à Mol, une institution psychopédagogique pour des garçons délaissés ou délinquants. Ils étaient observés et diagnostiqués par une équipe scientifique de médecins, psychiatres, pédagogues et psychologues. L'asile illustre l'intérêt médical de plus en plus grand pour une conduite déviante chez les jeunes, que l'on considérait comme un trouble. Henri était testé au niveau de la conduite, des émotions, de la santé, des connaissances et du caractère. Il était décrit comme un « garçon opiniâtre et indiscipliné », un « faible de nerfs » qui « ne sent rien ». Sur base de son rapport d'observation final le juge pour enfants décida de le transférer cinq mois plus tard à la Maison de Correction de l'État à Ruiselede. Les documents montrent la trace en papier qu'Henri laissa durant un long trajet dans les services sociaux pour les jeunes.

V

Jan Hendrik van den Berg, herbier, 1922-2012, plantes séchées et papier.

Musée Dr. Guislain, Gand

Le psychiatre-neurologue et écrivain néerlandais Jan Hendrik van den Berg (1914-2012) se fit connaître par sa méthode métablétiq, dans laquelle il connecte toutes sortes de phénomènes différents qui se présentent simultanément dans l'histoire. De façon personnelle il mit de l'ordre dans la pensée sur la médecine, la psychologie, les mathématiques, la biologie et la culture, afin de fournir un éclairage sur l'évolution des opinions humaines. Comment pense-t-on dans une certaine période ? Et qu'est-ce que l'on sait ?

À côté du grand intérêt qu'il portait à l'histoire des sciences, Van den Berg avait aussi une passion indomptable pour les plantes. Depuis son enfance il travaillait à un herbier soigneusement composé. Pendant quatre-vingt-dix ans il a élaboré et (re)structuré la collection de plantes. Ceci montre le regard organisateur de Van den Berg : il collectionnait, nommait et catégorisait afin de comprendre notre existence.

C.E. van Koetsveld, *Het idiotisme en de idioten-school. Een eerste proeve op een nieuw veld van geneeskundige opvoeding en christelijke philanthropie*, 1856, Schoonhoven. Musée Dr. Guislain, Gand

Cornelis Eliza van Koetsveld (1807-1893), le fondateur de « l'école des idiots » de La Haye, discernait trois formes d'idiotie : « le dément de naissance », « le simplet » et « l'idiot ». Les dessins du haut montrent des divergences dans la structure du crâne. Cornelis Eliza van Koetsveld compare

l'angle facial moyen de l'Européen moyen (80-85 degrés) avec celui de ses élèves (68-70 degrés) et l'angle facial des oranges-outans (50 degrés). L'illustration du bas montre une « idiotie grave » avec une « constitution tellement déficiente ou déjà corrompue que tout espoir de guérison doit être abandonné ». Dans la chaise haute se trouve un homme d'une trentaine d'années qui n'est jamais devenu adulte et dont « l'hydrocéphale repoussant n'est pas suffisamment frappant sur notre photo. »

Wilhelm von Kaulbach, *Das Narrenhaus*, 1834, gravure par C.H. Merz.

Musée Dr. Guislain, Gand

Touché par une visite dans un asile d'aliénés à Düsseldorf, l'artiste allemand Wilhelm von Kaulbach (1805-1874) a couché ses impressions sur un dessin. La gravure montre des patients dans ce qui semble être le jardin d'une institution. Les attributs qu'ils ont avec eux font référence à leur maladie : la couronne d'un mégalomane, la mère folle avec son enfant en branchage, le fanatique religieux avec la croix, les livres du savant fou... À l'époque, *Das Narrenhaus* a été loué pour ses qualités artistiques et apprécié en psychiatrie pour la présentation scientifique de malad(i)es et de symptômes.

ARCHITECTURE

A

Archipl Architecten, St. Vincent de Paul, Centre d'accueil et des soins des malades mentaux, Yamoussoukro, Côte d'Ivoire, 2000-2004, photo Reinhart Cosaert et maquette.

Collection architectes, Gand

La construction d'une institution à Yamoussoukro, en Côte d'Ivoire en 2002 a marqué le début des soins psychiatriques dans la région. L'architecte Patrick Lefebure devait convaincre les responsables locaux du bien-fondé d'un bâtiment qui s'intégrerait dans la culture architecturale africaine alors que ces derniers aspiraient à un hôpital psychiatrique néogothique de style occidental imposant et archétypique. Le cabinet d'architectes a intégré des éléments locaux dans l'aménagement de l'institution et a travaillé en étroite collaboration avec la population locale. L'implantation géographique du site en périphérie de la ville fait penser à l'implantation d'institutions comme l'Hospice Guislain à Gand en 1857.

architecten de vylder vinck taillieu, Réaménagement du bâtiment Sint-Jozef Caritas en espace thérapeutique, 2016, maquette. Collection architectes, Gand

L'ancien bâtiment Sint-Jozef au cœur du centre psychiatrique Caritas (devenu Karus) à Melle a reçu l'autorisation d'être détruit, mais on a vite pris conscience que le budget alloué à la démolition aurait pu servir un autre but. Le cabinet architecten de vylder vinck taillieu a fait gratter le plafonnage des murs, enlever des tuiles et casser les sols

pour ainsi créer une « ruine utopique ». Dans cet endroit, la rationalité d'autrefois est rompue par le déclin et le hasard, l'intérieur et l'extérieur sont mis en question, l'imagination et le courage stimulent la rencontre, et les gens peuvent reprendre leurs esprits.

C

Cartes postales d'institutions d'aide à la jeunesse, 20^{ème} siècle.

Musée Dr. Guislain, Gand

Depuis le début du vingtième siècle, il existe des cartes postales d'institutions d'aide à la jeunesse comme des orphelinats, des sanatoriums, des préventori-ums, des établissements d'éducation de l'État et des colonies de vacances. Les enfants pouvaient garder un contact avec leur famille via cette voie limitée. Les cartes postales montrent l'intérieur et l'extérieur du bâtiment et démontrent la foi dans le bien-fondé de l'institution. La similitude de l'imagerie est frappante : des bijoux architecturaux ont été agrémentés de salles de bains, de cuisines, de chambres et de réfectoires propres et fonctionnels. L'accent sur les soins et la (ré)éducation des enfants à risques devient visible : la discipline, la régularité, l'hygiène et le grand air sont des éléments centraux.

Cartes stéréo Hospice Guislain, vers 1860. Musée Dr. Guislain, Gand

Une série de photos stéréo de l'Hospice Guislain (1857) qui venait juste d'être inauguré a été réalisée vers 1860. Ce sont les plus anciennes photos connues à ce jour de l'Hospice Guislain. Elles montrent surtout l'architecture,

qui s'est docilement pliée aux longs temps d'obturation des débuts de la photographie. En regardant les photos avec une visionneuse stéréoscopique, une image en trois dimensions apparaît. Les plantes et les arbres du jardin intérieur sont encore jeunes, les champs juste aménagés. Des résidents de l'hospice sont visibles ci et là.

Colonie de vacances Home George Theunis, Oostduinkerke, 1935–1987, photo. Kind & Gezin, Bruxelles

Après la Première Guerre Mondiale, l'Œuvre Nationale de l'Enfance (ONE) a commencé à organiser des colonies pour « enfants débiles » (*ndlt: désignation de l'époque pour les enfants malades et affaiblis*) à la côte belge, dans le but de permettre aux « paquets de nerfs et enfants chétifs » de reprendre des forces grâce à l'air marin sain, une bonne hygiène et des repas caloriques et variés. La colonie Home Georges Theunis (1935–1987) d'Oostduinkerke — conçue par l'architecte bruxellois Maurice Haeck — était une institution modèle, dotée de toutes les nouveautés architecturales et pédagogiques. Certains enfants n'y séjournaient qu'en été, d'autres pour une plus longue période.

Colors Magazine, Adam Broomberg et Oliver Chanarin, Rene Vallejo Psychiatric Hospital, Cuba, 2001–2002, n° 47.

Le magazine *Colors* montre « le reste du monde ». Souvent leurs reportages photo abordent des sujets controversés. En 2002 *Colors* dédia un numéro complet au thème de la folie. Des patients de Cuba, des États-Unis et même de l'Albanie témoignent, des photographes fixent l'image.

Les photos donnent un portrait net et sensible de la vie dans des institutions

psychiatriques et montrent les différences entre les cultures et les régimes. L'autoportrait de Mario est une photo de la série du *Ghetto* d'Adam Broomberg et Oliver Chanarin. Les photographes ont voyagé à travers les soi-disant ghettos modernes, parmi lesquels, entre autres, un hôpital psychiatrique à Cuba. Certains habitants regardaient droit dans l'objectif, quelques-uns souriaient, d'autres fixaient la caméra. Mario tournait le dos à la caméra et cliquait ainsi sur le déclencheur.

Claudio Cricca, de la série Faceless, 1998–2007, photo.

Musée Dr. Guislain, Gand

En 1998, Claudio Cricca (1968) entamait son projet *Faceless*, pour lequel il est allé prendre des photos dans cinq institutions pénitentiaires italiennes. Bien qu'il s'agisse d'hôpitaux, l'accent est mis sur la détention plutôt que sur les soins. Il s'agit pour beaucoup d'un terminus. En rendant les visages des internés presque méconnaissables, l'environnement n'en devient que plus visible. Barreaux, murs hauts, couloirs froids : *Faceless* dénonce des conditions de vie inhumaines. « C'est facile de prendre une photo », affirme Claudio Cricca, « c'est difficile de prendre une photo droit dans les yeux de quelqu'un. Mais prendre une photo droit dans les yeux de quelqu'un qui souffre, c'est contre la nature humaine. »

D

Michiel De Cleene, GDDS#27032015, 2015, photo. Musée Dr. Guislain, Gand

Jusqu'au début du dix-neuvième siècle, les malades mentaux étaient enfermés dans la crypte médiévale du Château de Gérard le Diable à Gand,

dans le but d'exclure de la société les personnes agitées, dangereuses ou inutiles — les aliénés, mais aussi les criminels, les épileptiques, les toxicomanes, les réfractaires à l'emploi ou les déments. Il n'était nulle question de soins ou de thérapie, et les conditions de vie étaient déplorables. À la demande du Musée Dr. Guislain, le photographe gantois Michiel De Cleene (1988) a photographié la crypte.

Ébergiste De Deyne, Temps libre et cours en dehors des murs du Me-disch-Pedagogisch Instituut Sint-Jozef, ca. 1930, photo. Musée Dr. Guislain, Gand

Dans la collection photo du Me-disch-Pedagogisch Instituut Sint-Jozef se trouve toute une série de photos des activités avec les enfants en dehors des murs de l'institution. L'environnement vert était considéré comme très énergisant, salubre et instructif. Les élèves étaient photographiés lors de la cueillette de pommes, dans un petit bateau, lors d'une promenade ou pendant un cours dans la nature.

Pierre Jacques Dierckx, Refuge des enfants abandonnés à Ruysselede, vers 1915, huile sur toile. Collection de la Communauté flamande, De Zande, Ruiselede

Pierre Jacques Dierckx (1854–1947) peignait surtout des scènes réalistes, ses toiles sont souvent des instantanés. Nous voyons ici le réfectoire de l'institution de redressement pour jeunes hommes « abandonnés » à Ruiselede. Ils portent tous une chemise bleue identique en guise d'uniforme. Certains garçons semblent nous regarder, la plupart d'entre eux fixent leur assiette. Une Sœur de la Charité — elles y étaient actives de 1858 à 1998 — surveille l'assemblée.

Aujourd'hui, une institution communautaire occupe toujours le même site à Ruiselede.

E

Ergothérapie Hospice Guislain, 1887, photo. Musée Dr. Guislain, Gand

La série de photos de la vie dans l'Hospice Guislain en 1887 était destinée à illustrer les soins exemplaires administrés aux malades. En mêmes temps les photos montrent aussi l'architecture de l'Hospice Guislain. L'emplacement délibérément choisi dans ce qui était autrefois la campagne, la galerie à plein cintre, les garde-corps décoratifs et les rampes travaillées servaient le même but thérapeutique : irradier le calme, la liberté et la sécurité. Les portraits de groupe des patients sont dignes, des portraits mis en scène, encadrés d'un liseré et d'un lettrage décoratifs qui soulignent entre autres l'importance de l'ergothérapie (la thérapie par le travail) dans l'Hospice Guislain. Un travail manuel apaisant, simple et répétitif devrait aider les patients à retrouver leur équilibre psychique.

G

Peter Granser, Gruppe auf einen Hügel 01, 02, 03, 04, de la série J'ai perdu ma tête, 2009, photo.

Musée Dr. Guislain, Gand

Dans la série *J'ai perdu ma tête*, le photographe Peter Granser (1971) pénètre de façon presque invisible dans le service fermé du Centre Hospitalier Spécialisé de Navarre à Évreux. Avec douceur et respect humain, il montre l'univers intérieur d'une institution qui reste fermée aux étrangers. Grâce à une utilisation typique des couleurs,

cette psychiatrie ne reste pas dans les ténèbres. L'architecture souvent oppressante ne se remarque nulle part, seuls des détails subtils trahissent la présence de l'institution comme environnement quotidien pour les résidents d'un service fermé. Peter Granser parvient ainsi à représenter avec subjectivité et respect la socialisation des soins.

J

Viviane Joakim, *Le turban rouge, Le fil, Couvertures, Les deux amies, La femme enfant, La gamelle, de la série Dousha Balit, 2004-2005, photo.* Collection de l'artiste. Musée Dr. Guislain, Gand

Pendant trois étés consécutifs, la photographe belge Viviane Joakim a visité un hôpital psychiatrique délabré à Smila, en Ukraine. Ce ne sont pas tellement les conditions de vie déplorables qu'elle y a découvertes qui ont formé le sujet de sa série ; les images ne sont pas uniquement une accusation. Avec ses clichés, Viviane Joakim a essayé de rendre leur identité aux résidents. Le titre *Dousha Balit – L'âme souffre*, qui fait référence à une chanson mélancolique d'Europe de l'Est – ne renvoie jamais explicitement à la psychiatrie. Viviane Joakim montre les femmes dans des couleurs vives, dans toute leur dignité et leur beauté.

K

Franz Joseph Kleber, *Plan de situation de l'institution Regensburg, Karthaus-Prüll, 1906-1909, n° d'inv. 4506, reproduction.* Collection Prinzhorn, Hôpital Universitaire Heidelberg

Ce plan de l'asile Karthaus-Prüll près de Regensburg montre comment le dessinateur voulait représenter

l'institution et son environnement aussi complètement que possible. Afin de dépasser le stade du seul plan, l'on dessinait aussi des vues de façades, comme si les édifices étaient grands ouverts. Ainsi la carte de l'institution ne donne pas seulement une vue sur la répartition, mais aussi sur le caractère et l'atmosphère de l'architecture. Le changement de perspectives rend la carte difficilement lisible, sans compter les éléments fictifs qui en font partie. Ainsi l'on voit des murs doubles faits de pierres et de caoutchouc et quatre portes avec des barreaux et des tours, qui isolent l'institution complète du monde extérieur, mais qui en vérité n'ont jamais existé.

M

Maison de correction de l'État Ruiselede, années 1960, extrait de film.

Archives Nationales, Bruges

Dans la maison de correction de l'État à Ruiselede des jeunes à risque étaient rééduqués pour devenir des « citoyens utiles ». Pendant longtemps les « cas fous et désespérés » y trouvaient leur place. Suivant un schéma rigide les jours étaient remplis par du sport, des jeux, de l'agriculture et du travail manuel. Des fragments d'un « film promo » montrent les ateliers d'artisanat, un grand réfectoire et beaucoup d'espace au grand air. Ce document de son temps permet un regard derrière les murs de la « maison de correction ».

R

Rasphuis, 20ième siècle, maquette.

IVA Historische Huizen Gent, Gravensteen, GG-M-367

La maison de correction Het

Rasphuis à Gand était un bâtiment octogonal qui abritait un type de détenus différent dans chaque aile. La forme fait penser à un panoptique, un principe architectural carcéral destiné à contrôler, surveiller et discipliner les individus. Les détenus y étaient mis au travail pour « râper », ou « raspen », du bois exotique, utilisé pour colorer le textile. Les conditions de travail laissaient à désirer. Het Rasphuis fut fermée en 1935 et démolie deux ans plus tard.

V

Reinier van Arkel, pierre de façade de la Zinnelooshuis 's Hertogenbosch, 1686, grès (réplique).

Musée Dr. Guislain, Gand

À partir du quinzième siècle, les aliénés étaient hébergés dans des maisons d'accueil ou des « maisons de fous », souvent créées à partir d'initiatives privées. En 1442, Reinier van Arkel a fait ouvrir la première « Zinnelooshuis » pour les « sinneloose mensche » (*personnes insanes*) des Pays-Bas. Comme le montrent les fers sur la pierre de façade, il s'agissait davantage de réclusion que de soins. Trois aliénés passent la tête hors de la « cellule des fous ». Les autres personnages représentent la folie, comme l'homme sur la gauche qui se mord le bras. Il reste à déterminer si la « Grande Réclusion » a effectivement eu lieu dans les siècles qui ont suivi. Une chose est sûre, on luttait contre le comportement inapproprié — dans le sens large du terme — des malades mentaux, des pauvres ou des inadaptés au travail.

Henri Van den Eede, Maquette de Sint-Kamillus, 1937–1940, sculpture sur bois. UPC Sint-Kamillus, Bierbeek

À la fin des années trente du

siècle dernier, Henri Van den Eede a commencé à réaliser une maquette en bois de l'institut psychiatrique Sint-Kamillus à Bierbeek, à une échelle de 1:100. Il y était patient et ne pouvait avoir d'objets tranchants avec lui. Il a méticuleusement travaillé le bois avec un couteau à pommes de terre émoussé. Il a vérifié la ressemblance de son œuvre sur les projets et lorsqu'il n'y avait pas de projets, Henri Van den Eede remesurait tout sur place. À cause du temps qu'il a consacré à la réparation des fenêtres et à la réalisation de sabots en bois pendant la guerre, il n'a jamais pu terminer sa maquette.

IMAGINATION

A

Atelier de peinture, Exercices militaires et Fanfare Hospice Guislain, 1887,

photo. Musée Dr. Guislain, Gand

Dans le *Traité sur l'aliénation et sur les hospices des aliénés* (1826), Joseph Guislain coucha par écrit quelques idées sur l'esthétique et la maladie mentale. Bien que la création soit bénéfique pour le patient, il ne peut selon lui jamais être « réellement » en train de faire de l'art. Une quête créative trop pénible pourrait troubler encore plus son esprit fragile. Un certain don est également nécessaire. Il laissait peindre les patients, de préférence à l'extérieur, parce que la beauté de la nature pouvait les détourner de leur maladie. La musique aussi pouvait jouer un rôle, mais uniquement celle qui « est faite d'un nombre limité d'instruments qui provoquent de petits chocs rapides, légers et agréables, les musiques les plus appropriées sont par exemple les marches, les valse, les danses populaires et d'autres pièces de musique de la même nature. »

B

Roger Ballen, Threat, Ascension, Ritual, Bereaved, Deathbed, Place of Eyeballs, Eye to Eye, Ensnared, Caged, Conso-lation, Homage, de la série Asylum of the Birds, 2005-2013, photo.

Collection de l'artiste, Johannesburg.

Musée Dr. Guislain, Gand

Dans les années 1980 et 1990, Roger Ballen (1950) a photographié des blancs marginalisés dans des zones rurales isolées d'Afrique du Sud. À partir des années 2000, la mise en scène prend une

place de plus en plus importante dans son œuvre. En transformant la réalité en « installations », l'absurde et l'aliénant avaient libre jeu. Des séries comme *Shadow Chamber* (2005), *Boarding House* (2009) et *Asylum of the Birds* (2014) peuvent être considérées comme une métaphore pour l'esprit, et renferment de nombreux éléments récurrents, comme des animaux, des objets cassés, un chaos organisé et des parties de corps. Les dessins jouent également un rôle majeur et savent pour ainsi dire influencer les protagonistes en chair et en os sur la photo. Selon Roger Ballen, ses photos doivent être en mesure de transformer les gens et de faire découvrir en esprit des endroits qui n'avaient encore jamais été visités auparavant.

Zoe Beloff, Charming Augustine, 2005, film, version 2D. Zoe Beloff.

Musée Dr. Guislain, Gand

Dans l'œuvre de l'artiste Zoe Beloff, qui est née en Écosse en 1958 et vit à New York, le passé et le présent se rencontrent. La psyché humaine est souvent une source d'inspiration. Pour *Charming Augustine*, Zoe Beloff s'est inspirée des photos d'Augustine, patiente psychiatrique de l'Hôpital de la Salpêtrière et l'hystérique la plus connue. L'histoire de sa vie est intimement liée à la naissance du cinéma. Des photographes de la Salpêtrière faisaient des expériences avec la chronophotographie pour pouvoir mettre du mouvement dans l'image à l'aide de clichés successifs rapides. Ils espéraient ainsi pouvoir pénétrer encore plus profondément dans l'esprit du patient. En utilisant la stéréoscopie, le prédécesseur de la 3D, Zoe Beloff

recherche dans cette œuvre ce à quoi aurait pu ressembler le film s'il était sorti dans les années 1880. *Charming Augustine* rassemble de manière intrigante les deux histoires.

Arthur Borgnis, *Eternity has no Door of Escape*, 2017, extrait de film.

Arthur Borgnis

Contrairement à Jean Dubuffet qui créait de l'art brut comme une catégorie distincte, Hans Prinzhorn n'était pas anticulturel et ne voulait pas que les œuvres soient exclues du monde artistique. Il essayait même de les exposer dans des musées des beaux arts. Dans son introduction, il écrivait qu'il ne voulait pas utiliser le mot « art » qui implique un jugement de valeur dans lequel « art » se distingue de « non-art ». Il ne voulait pas fixer de limites, mais abattre des murs. Hans Prinzhorn a choisi *Bildnerer* comme alternative à ce terme, et a écrit que les œuvres présentaient avant tout des concordances avec l'art de son époque, un art qui « dans sa quête d'intuition et d'inspiration, recherchait délibérément des attitudes psychiques que l'on retrouvait dans la schizophrénie ».

Koen Broucke, *Liszt-Broucke, Our Travelling Circus Life II*, 2004, peinture acrylique sur papier.

Musée Dr. Guislain, Gand

Le psychiatre Hahneman est un personnage fictif qui a rassemblé des œuvres de patients-artistes fictifs. Il est convaincu que l'art contemporain est malade et que les artistes sont gravement perturbés. L'œuvre de Koen Broucke (1965) évolue à la lisière de la fiction et de la réalité, où ses personnages sont pour ainsi dire des autoportraits ludiques. Chacun de ses personnages

a sa biographie, ses singularités et ses aspirations, ce qui permet à Koen Broucke d'explorer les possibilités de l'art dans toutes les perspectives imaginables.

Julien Bryan, *Entartete Kunst*, 1937, extrait de film. Accessed at US Holocaust Memorial Museum, courtesy of Library of Congress

En 1937, Hitler lança à Munich, avec un jour de décalage, la première *Große Deutsche Kunstausstellung* ainsi que l'exposition *Entartete Kunst*. La première présentait l'art traditionnel que les nazis considéraient comme représentatif pour leur nouvelle image du monde et de l'être humain, la deuxième montrait l'art moderne, dont des ouvrages expressionnistes, cubistes et dadaïstes. Une brochure fut également publiée qui qualifiait les ouvrages entre autres de profanations, d'œuvres anarchiques, marxistes, pornographiques et même d'« art de nègres ». L'exposition itinérante reçut trois millions de visiteurs, à Munich même cinq fois plus que la *Große Deutsche Kunstausstellung*. L'exposition fut revisitée avec notamment l'ajout d'autres d'ouvrages de la collection Prinzhorn. Les correspondances de formes devaient prouver le caractère dégénéré de l'art moderne.

Oswald Bumke, *Lehrbuch der Geisteskrankheiten*, 1929, Munich.

Musée Dr. Guislain, Gand

« En raison d'un isolement inapproprié dans une cellule d'isolation, le malade a déchiré ses draps et réalisé un fabuleux vêtement avec les morceaux. »

Robert Burton, *The Anatomy of Melancholy*, 1652, Londres. Musée

Dr. Guislain, Gand

En 1621, Robert Burton (1577–1640) a publié son œuvre magistrale *The Anatomy of Melancholy* (L'anatomie de la mélancolie), dans laquelle il rassemblait deux mille ans de connaissances médicales, de la Grèce Antique au dix-septième siècle. *The Anatomy of Melancholy* est un ouvrage de base sur les causes, les remèdes et les traitements de la mélancolie. La mélancolie était considérée comme un déséquilibre des humeurs avec un trop-plein de bile noire. L'abattement, la dépression et l'inactivité en étaient les symptômes. Robert Burton souffrait lui-même de mélancolie et espérait devenir moins sensible à la morosité grâce à l'écriture. Un frontispice est paru à partir de la troisième édition datant de 1628, illustrant de manière caractéristique différentes formes de mélancolie, mais aussi des causes de la mélancolie, comme la jalousie et la solitude, ainsi que des herbes susceptibles de soulager la maladie.

C

Peter Cuyvers, sans titre, s.d., crayon de couleur sur papier.

Collection Speelhoven, Tirlemont et Diest. Musée Dr. Guislain, Gand

Dans les années 1940, la thérapie créative était utilisée comme une nouvelle forme de thérapie occupationnelle. Elle avait également un effet curatif, car le dessin et la peinture allaient rendre visibles les pensées pathogènes. Cela permettait de mieux comprendre le malade. À partir du début des années 1960, la fonction diagnostique a été abandonnée et les œuvres visuelles sont devenues une forme non verbale

de psychothérapie. Des artistes se sont mis à travailler avec les patients dans des hôpitaux psychiatriques et à y mettre en place un atelier, comme l'a fait Vincent Halflants à partir de 1969 des hôpitaux psychiatriques de Tirlemont et Diest. La Collection Speelhoven, que Vincent Halflants a constitué en sa qualité d'archiviste et de curateur, fut offerte en 2018 au Musée Dr. Guislain. Jan Hoet (1936-2014) a reconnu l'importance de la collection en reprenant, en 1989, des œuvres de ces artistes dans l'exposition *Open Mind* du Musée d'Art contemporain de Gand.

D

Henry Darger, *200 Wound Guards, recto verso, vers 1950–1969, aquarelle et crayon sur papier.*

Collectie Jan De Nul NV

Henry Darger (1892–1973) était âgé de quatre ans lorsque sa mère mourut. Il fut placé dans un institut pour enfants débiles mentaux dont il s'échappa à l'âge de dix-sept ans. Dès le début des années 1920, il travailla comme concierge dans un hôpital. Après sa mort, son propriétaire découvrit une saga de plus de 15 000 pages : *The Story of the Vivian Girls in what is known as the Realms of the Unreal, of the Glandeco-Angelinian War Storm, caused by the Child Slave Rebellion*. Darger décrivait ici la persécution brutale des vertueuses et immortelles « Vivian girls » par les méchants Glandéliniens. Elles sont sauvées par le capitaine Henry Darger. Bien que dans son histoire et les illustrations qui l'accompagnent, il tente de protéger ces petites filles, il les expose néanmoins à des tas d'atrocités.

Ebergiste De Deyne, sans titre, 1920–1930, photo.

Musée Dr. Guislain, Gand

Les tableaux de genre du frère, pédagogue et photographe Ebergiste De Deyne (1887–1943) montrent dans diverses scènes comment les enfants de l'institut Sint-Jozef de Gand devaient se comporter dans certaines situations. Il s'agissait d'activités quotidiennes comme cirer les chaussures, moudre le café et lire le journal, mais aussi de métiers et de rapports homme-femme dans un contexte familial. Les photos didactiques sont particulièrement solennelles et mises en scène jusque dans ces moindres détails.

Jan De Maesschalck, Untitled, 2007, peinture acrylique et médium acrylique sur papier. Musée Dr. Guislain, Gand.

Collection of Zeno X Gallery, Anvers

En 1921, le psychiatre Walter Morgenthaler (1882–1965) a écrit une monographie sur l'œuvre de l'un de ses patients, Adolf Wölfli (1864–1930) : *Ein Geisteskranker als Künstler*. À 35 ans, Adolf Wölfli a commencé à dessiner à l'hôpital psychiatrique de Waldau. Il en résulte une œuvre d'art totale de quelque 25.000 pages, consistant en des dessins, des textes et des compositions musicales.

Dans *Untitled*, Jan De Maesschalck (1958) confronte la couverture du livre de Walter Morgenthaler avec une photo iconique d'Adolf Wölfli dans sa cellule. Pour ses autres œuvres, l'artiste cherche également de l'inspiration dans des images existantes. Il les sélectionne, les fragmente et les interprète en créant de nouveaux tableaux souvent mélangés.

Eric De Volder, sans titre, s.d., crayon sur papier. Archives d'Eric De Volder - Tania Desmet. Musée Dr. Guislain, Gand

Le dramaturge Eric De Volder (1946–2010) consignait ses rêves dans des esquisses, toujours datées et annotées. L'inconscient jouait un rôle majeur dans son œuvre. Eric De Volder utilisait « la danse de l'ombre de l'inconscient » pendant son processus créatif et décrivait ces rêves comme suit : « Comme le soleil jette une ombre devant moi et cette ombre bouge quand je me déplace, j'imagine que mon inconscient jette lui aussi une ombre devant moi. » La vision d'Eric De Volder s'inspire d'une citation de Carl Gustav Jung, qui définissait notamment l'inconscient comme « tout ce qui relève du futur et se prépare en moi, et dont je n'aurai que plus tard conscience ».

Ronny Delrue, Karel, 2001, encre sur papier.

Collection de l'artiste

En 2001, Jan Hoet invita vingt artistes à Geel pour qu'ils entament un dialogue avec des patients psychiatriques. Ronny Delrue (1957) était l'un d'eux. Il rencontra différentes personnes et traça leur portrait, dont celui de Karel qui l'inspira pour la réalisation de plusieurs portraits. En 2013, pour l'exposition de Hoets dénommée *Middle Gate*, Delrue prit de nouveau Karel comme sujet. Les portraits de 2001 n'essayaient pas tant de reproduire « l'autre », mais plutôt l'autre qui se trouve en nous. Ils évoluent entre apparaître et disparaître, masquer et démasquer. Ils nous confrontent à l'homme lui-même, qui dans son caractère méconnaissable devient d'autant plus reconnaissable.

Katharina Detzel, sans titre (photo de Katharina Detzel avec une poupée masculine qu'elle a réalisée), 1914, n° d'inv. 2713a. Prinzhorn Collection, University Hospital Heidelberg

Dans l'hôpital psychiatrique de Klingenmünster, Katharina Detzel (1872-inconnu) s'opposait à la structure hiérarchique dans laquelle les patients étaient opprimés et devaient subir des sanctions inhumaines. Elle a utilisé son imagination pour exprimer son besoin de liberté. Elle a par exemple réalisé des clés en bois et un personnage humain avec des ailes. Outre les nombreuses petites poupées en pâte à pain, elle a également façonné cette poupée masculine grandeur nature en sacs et en paille.

Jean Dubuffet, L'art brut préféré aux arts culturels, 1949, Paris.

Musée Dr. Guislain, Gand

Jean Dubuffet (1901–1985) se rendit en juillet 1945 dans différents hôpitaux psychiatriques en Suisse où il vit, entre autres, les œuvres d'Adolf Wölfli. À son retour, il écrivit une lettre au peintre René Auberjonois où il employa pour la première fois le terme d'art brut. Ce fut le début d'une collection qui fut hébergée en 1976 à Lausanne, en tant que Collection de l'Art Brut. L'Art brut connaissait des limites strictes où la biographie de l'artiste et sa méconnaissance du monde de l'art jouaient un rôle important. Dubuffet était à la recherche d'un autre art authentique, plus primitif, qui lui permettait d'adopter un point de vue clair : il qualifia l'art brut par rapport à l'art culturel. Mais en conservant une séparation aussi stricte, ces ouvrages furent longtemps renfermés dans un terme restrictif et scrupuleusement écartés du monde régulier de l'art.

Albrecht Dürer, Melencolia I, s.d., gravure. Collection Nauta, Rotterdam

En 1514, Albrecht Dürer (1471–1528) a éternisé de manière iconique l'*Homo melancholicus* – le génie vulnérable. Un personnage androgyne avec des ailes, dans une attitude typiquement mélancolique, domine la composition. Il porte une couronne de plantes aquatiques pour combattre le dessèchement, car sa nature est froide et sèche. À sa ceinture, des clés et une bourse font référence à Saturne, le dieu de la terre. Les outils inutilisés au sol font également référence à ce dieu. Dans *Melencolia I*, Albrecht Dürer représente l'artiste moderne, qui n'est plus uniquement un artisan mais exécute aussi du travail intellectuel. La théorie et le repos physique font également partie de la pratique artistique.

E

Max Ernst, Loplop présente, 1931, collage, frottage, gouache et crayon sur papier. Galerie Ronny Van de Velde, Anvers

La *Bildnerei der Geisteskranken* (1922) de Prinzhorn a pu jouir d'un grand intérêt de la part des artistes expressionnistes et surréalistes. Ils virent dans les ouvrages une authenticité et une force d'imagination qu'ils ne retrouvèrent à ce moment-là pas dans le monde artistique établi. Max Ernst acheta le livre déjà en 1922 comme cadeau pour Paul Eluard. Pendant ses études à Bonn en 1910–1914, Ernst assista à des lectures sur la psychiatrie et il visita également quelques hôpitaux psychiatriques. Plusieurs de ses ouvrages peuvent être reliés dans les formes aux œuvres d'artistes de la collection Prinzhorn, mais il développa surtout des techniques spécifiques comme le frottage ou le collage pour essayer de pénétrer dans ce « no man's land ».

Max Ernst, *Une semaine de bonté*, 1934, roman de collages, Éditions Jeanne Bucher, Paris. Galerie Ronny

Van de Velde, Anvers

Max Ernst (1891–1976) fit de nombreux romans de collages, desquels *Une semaine de bonté* (1934) était le plus connu. Pour ce faire il combinait des illustrations de romans victoriens, des encyclopédies, des revues scientifiques et d'histoire naturelle, des catalogues de commande par correspondance et d'autres livres.

F

Johann Fischer, *Die Vollmicherzeugungen*, 1992, crayon et crayon de couleur sur papier. Fondation Collection

De Stadshof. Musée Dr. Guislain, Gand

Johann Fischer (1919–2008) a débuté sa carrière artistique pendant son internement à l'institut psychiatrique Gugging, près de Vienne. Il a réalisé quelques dessins au crayon, inspirés de sa vie quotidienne : des scènes sur la ferme, les plantes et les animaux... Son œuvre a évolué : il a non seulement utilisé de plus en plus de couleur, mais ses compositions ont aussi gagné en complexité. De la sorte, le narratif est devenu plus important. Les textes écrits autour et entre les personnages indiquaient ce qu'il y a à voir, mais reflétaient aussi la vision de Johann Fischer sur la religion et la société.

Christian Fogaroli, *The Value of Absence*, 2019, installation.

Musée Dr. Guislain, Gand

L'artiste italien Christian Fogaroli (1983) est en train de construire une œuvre intrigante d'installations dans laquelle la psychiatrie et la folie occupent souvent une place centrale. Pour le

Musée Dr. Guislain il a fait une œuvre nouvelle, qui accentue les connections entre le travail du pionnier Joseph Guislain (1797–1860) et la pensée du psychiatre et réformateur italien Franco Basaglia (1924–1980). L'installation, qui est composée d'une structure d'une maison couverte de miroirs, est symbole de la tête. À l'intérieur on peut voir des textes scientifiques des deux psychiatres et les labels authentiques des archives Franco Basaglia à Gorizia. *La valeur de l'absence* symbolise ce qui existe, mais qui reste intouchable. L'installation crée une ligne continue entre le passé, l'ère actuelle et le futur.

G

Madge Gill, sans titre, s.d., encre de chine sur papier.

Fondation Collection De Stadshof.

Musée Dr. Guislain, Gand

Guidée par l'esprit Myrninerest, Madge Gill (1882–1962) a passé des nuits à dessiner de mystérieuses silhouettes féminines. Il semble toujours s'agir de la même femme, mais personne ne sait très bien qui elle était : elle-même, sa mère, sa tante ou sa fille à naître. Alimentés par sa tante, l'intérêt et la croyance de Madge Gills pour le spiritisme sont le moteur de sa création artistique. Elle considérait Myrninerest comme son guide spirituel et son inspiration, mais cet esprit était aussi perçu comme un fardeau à cause de sa compulsion. La majeure partie de l'œuvre de Madge Gill se compose de dessins en noir et blanc, allant du format carte postale à des toiles de plusieurs mètres. Elle a produit une œuvre colossale qui ne fut accessible au grand public qu'après sa mort.

J.J. Grandville, *Premier rêve. Crime et expiation*, dans : *Le magasin pittoresque*, 1847, Paris. Galerie Ronny Van de Velde, Anvers

Le dessinateur français J.J. Grandville (pseudonyme de Jean Ignace Isidore Gérard, 1803–1847) est connu comme l'un des plus grands illustrateurs de son époque et comme un précurseur du surréalisme. Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, il illustra entre autres *les Voyages de Gulliver et Robinson Crusoé* et il devint célèbre pour ses caricatures. Son ouvrage le plus remarquable est *Un autre monde* (1844) dans lequel Grandville crée un monde imaginaire où il passe sa propre époque au crible de manière critique. Dans *Crime et expiation*, un de ses derniers dessins qui fut publié après son décès dans *Le magasin pittoresque*, il illustre le mécanisme du rêve où la métamorphose joue un rôle crucial.

H

Anton Heyboer, sans titre, s.d., craie sur papier. Collection privée. Musée Dr. Guislain, Gand

La carrière artistique d'Anton Heyboer (1924–2005) a débuté après un séjour traumatisant dans un camp de travail durant la Seconde Guerre Mondiale. Ses œuvres vont au-delà de l'art. Il a créé un univers singulier, en partant d'un symbolisme philosophique de son invention. Ses œuvres s'intègrent dans un système plus grand destiné à mettre de l'ordre dans la vie et l'humain, et à retrouver la place d'Anton Heyboer dans le monde. L'artiste menait une vie excentrique avec cinq femmes, articulée autour du besoin de liberté. Anton Heyboer est connu pour ses croquis rapides et ses gravures à l'eau forte aux

lignes saccadées. Plus tard dans sa carrière, il a opté pour de grandes peintures, dans lesquelles il a pour la première fois expérimenté la couleur.

William Hogarth, *Chaos of the Brain*, de la série *The Rake's Progress*, 1795–1800, gravure par Thomas Cook. Donation Ronny & Jessy Van de Velde, Anvers. Musée Dr. Guislain, Gand

Une des illustrations les plus connues de malades mentaux du dix-huitième siècle est la dernière des huit gravures de William Hogarth (1697–1764), *A Rake's Progress*, datant de 1735. La série représente les huit stades de la déchéance de Tom Rakewell, un jeune homme d'une grande légèreté qui se moquait totalement des règles morales. Il termina à l'hôpital Bethlem, également appelé en langage populaire Bedlam. Rakewell est représenté sur cette gravure en premier plan, entouré de huit hommes aliénés. Hogarth témoigne ici des connaissances des principaux syndromes psychiatriques de son époque. Il représente les codétenus de Tom d'une manière caractéristique, avec des diagnostics identifiables. Bien qu'il travaille avec un langage imagé reconnaissable, il raconte une histoire personnelle.

I

***Iconographie photographique de la Salpêtrière*, tome 2, 1877–1878, Paris.**

Musée Dr. Guislain, Gand

Ces photos d'Augustine ont été prises à l'Hôpital de la Salpêtrière à Paris et publiées dans *Iconographie photographique de la Salpêtrière*, parue entre 1877 et 1880. Cette jeune femme, qui a été internée en 1875 à l'âge de quinze ans, trainait avec elle des antécédents de

violence. Elle s'est finalement échappée de l'hôpital psychiatrique déguisée en homme. Augustine a souvent été photographiée et interprétée, non seulement pour son apparence, mais aussi parce que ses symptômes se manifestaient dans des scènes clairement limitées. Les artistes de son époque s'inspiraient de la théâtralité dont elle faisait étalage durant les différentes phases de ses crises d'hystérie.

J

Asger Jorn, sans titre, 1958, médias mélangés sur toile. The Phoebus Foundation, Anvers

Le mouvement CoBrA exista de 1948 à 1951 et fut fondé par des artistes du Danemark, de la Belgique et des Pays-Bas. Ils ne voulaient pas être dirigés par leur intellect, mais ambitionnaient plutôt une manière de travailler libre et spontanée. De nouveau la fantaisie occuperait une place centrale. Ils trouvaient de l'inspiration non seulement dans des dessins d'enfants et dans le travail de patients psychiatriques, mais aussi dans l'art naïf, l'art non occidental ou même dans la propre écriture. Ils expérimentaient avec du matériel, des techniques et des formes d'expression et rêvaient d'une société nouvelle dans laquelle l'art non seulement se destinait à tous mais pouvait aussi être produit par tous.

Asger Jorn (1914–1973) fut un des fondateurs de CoBrA. Pour beaucoup de ses œuvres il se faisait inspirer par des dessins et des peintures de son fils.

K

Justinus Kerner, Kleksographien, Stuttgart, Leipzig, Berlin et Vienne, 1890.

Musée Dr. Guislain, Gand

Lorsque le poète et médecin allemand, Justinus Kerner (1786–1862), renversa par accident de l'encre sur un papier, il vit soudain des formes intrigantes dans les taches d'encre. Cela l'inspira pour son livre *Kleksographien* dans lequel il accompagna ses poèmes d'illustrations basées sur des taches d'encre. À la fin du dix-neuvième siècle, les psychologues commencèrent aussi à s'y intéresser, notamment Alfred Binet qui affirma que l'interprétation des taches d'encre pouvait raconter un peu plus sur « l'imagination involontaire ». C'est Hermann Rorschach qui donna son nom à cela en 1921. Le test de Rorschach est l'exemple d'un test de projection qui part du principe que ce qu'un patient voit dans des images spécifiques raconte aussi des choses sur lui-même.

Klaas Koopmans, « Gerritsen » met curieuze hoofdtooi, 1959, crayon et peinture à l'eau sur papier.

Fondation Klaas Koopmans.
Musée Dr. Guislain, Gand

Comme les autres membres du collectif frison Yn « e Line, Klaas Koopmans (1920–2005) a surtout peint des paysages et des personnes de son entourage dans un style expressionniste. Outre ses peintures de paysages colorés, ses dessins d'instituts psychiatriques étaient également notables. Il les a réalisés durant ses séjours dans différents instituts. Il le faisait secrètement, car pendant trois de ses quatre internements, le dessin et la peinture étaient considérés comme non thérapeutiques et donc interdits. Il a représenté les autres patients avec du matériel trouvé. Les portraits l'inspiraient et l'aidaient aussi à se trouver une attitude dans les institutions.

L

les ballets C de la B / Alain Platel, extrait de: Sophie Fiennes, VSPRS show and tell, 2007, film.

Avant la représentation de *vsprs* (2006), le metteur en scène Alain Platel des ballets C de la B laissait ses danseurs regarder les petits films d'Arthur Van Gehuchten. Il cherchait le champ de tension entre l'inconscient et le supraconscient, entre les mouvements incontrôlés et les règles classiques de la chorégraphie. Pour d'autres représentations, Alain Platel s'est également concentré sur le langage gestuel de cet inconscient : spasmes, convulsions et tics. Le spectre des mouvements allait de clignements d'yeux ou de fronçage de sourcils, à des crises ou une *silly walk* (marche stupide), en passant par de brefs sursauts des membres et des mouvements saccadés.

Marie Lieb, sans titre (photo du sol d'une chambre), 1894, n° d'inv. 1771/1. Prinzhorn Collection, University Hospital Heidelberg

Deux photos, sur lesquelles figure le nom Marie Lieb, ont été prises en 1894 dans l'hôpital psychiatrique d'Heidelberg. Un des clichés a été publié dans *l'Atlas und Grundriss der Psychiatrie* (1902) de Wilhelm Weygandt (1870–1939), l'assistant d'Emil Kraepelin (1856–1926). La légende disait : « Motif de figures, fait de morceaux de draps éparpillés par une femme maniaque sur le sol de sa chambre. » Les femmes déchiraient bien souvent leurs vêtements d'hôpital et leurs draps en morceaux pour en faire de nouveaux vêtements et d'autres choses. Marie Lieb (1844–inconnu) pourrait avoir considéré cette œuvre comme une stratégie pour inverser les rapports de force.

M

Marc Maet, *Schilderende zot, nog een schilderij voor 40-jarigen*, 1995, peinture acrylique sur toile.

Musée Dr. Guislain, Gand

Dans les années 1980 la peinture prit son essor comme réaction sur l'art conceptuel. Marc Maet (1955–2000) a toujours choisi la peinture pour associer des éléments abstraits et figuratifs. Il expérimentait avec du feutre, du polyester et des techniques d'impression, mais toujours à l'intérieur de la toile. Il portait un grand intérêt à la philosophie, la psychologie, la psychanalyse et l'alchimie. Il était aussi infiniment fasciné par la langue. Surtout des ambiguïtés, la signification littérale des mots et le jeu avec des expressions françaises sont des thèmes récurrents dans son travail.

Make A Picture Story, 1952, test.

Musée Dr. Guislain, Gand

Le test Make A Picture Story (MAPS) fut développé en 1947 comme variante du Thematische Apperceptie-test (TAT), un test avec projection qui peut être utilisé lors des recherches sur la personnalité, comme complément de questionnaires et d'entrevues. Parfois le test est aussi utilisé dans une optique thérapeutique afin de jeter un éclairage sur des choses que l'on raconte difficilement. Le test évoque un théâtre, avec 22 arrière-plans et 67 personnages, avec lesquels le patient peut construire des scènes. Les arrière-plans sont, entre autres, un salon, une rue, un rêve, un pont, une forêt et une grotte. Les personnages ont des expressions de visage et des attitudes différentes et sont habillés ou presque.

Alphone Mucha, *Théâtre de la Renaissance, Sarah Bernhardt, La Samaritaine, 1897, affiche.* Letterenhuis, Anvers

Jean-Martin Charcot (1825–1893), médecin à l'Hôpital de la Salpêtrière à Paris et spécialisé dans l'hystérie, tenait deux fois par semaine une conférence. Le mardi matin, il présentait des cas d'hystérie dans un amphithéâtre qui pouvait accueillir quatre cents spectateurs. Le public ne se composait pas seulement de médecins, mais des écrivains, des acteurs et du beau monde y assistaient également. Une des spectatrices était l'actrice Sarah Bernhardt (1844–1923) qui s'inspirait des mouvements hystériques pour ses rôles. Sigmund Freud (1856–1939) fut, de ses propres dires, littéralement « envoûté » lorsqu'il la vit en 1885 dans la pièce *Théodora* de Victorien Sardou. Elle était une étoile qui avait bien étudié cette autre étoile, Augustine, qui fut à son tour très vite appelée la « *Sarah Bernhardt de la Salpêtrière* ».

N

Leo Navratil, *Schizophrenie und Kunst. Ein Beitrag zur Psychologie des Gestaltens, 1965, München.*

Musée Dr. Guislain, Gand

En 1954, le psychiatre Leo Navratil (1921–2006) a commencé les tests de dessin pour ses patients de l'hôpital psychiatrique Maria Gugging, non loin de Vienne. Il leur a donné comme consigne de dessiner un personnage humain au crayon sur une feuille de papier au format carte postale. Il s'est vite rendu compte de la qualité de nombreuses œuvres et a entamé une forme de thérapie créative. Il a remarqué quelques patients, parmi lesquels Johann Hauser, August Walla et Oswald

Tschirtner. À la fin des années soixante, Jean Dubuffet a confirmé que l'œuvre de ces artistes pouvait être qualifiée d'art brut. En 1981, Leo Navratil a créé le Centre d'art et de psychothérapie dans un pavillon qui s'était libéré, où les patients cohabitaient et travaillaient. L'artiste et psychiatre Johann Feilacher a succédé à Navratil en 1986 et a rebaptisé le centre Haus der Künstler.

P

Hans Prinzhorn, *Bildneri der Geisteskranken, 1922, Berlin.*

Musée Dr. Guislain, Gand

Bildneri der Geisteskranken (1922) de Hans Prinzhorn (1886–1933) est le livre qui a offert une scène à l'art des patients psychiatriques. Ce psychiatre et historien de l'art allemand a été engagé en 1919 à l'hôpital psychiatrique d'Heidelberg pour élargir la petite collection existante d'œuvres de patients psychotiques et mener une étude à ce sujet. Il a écrit à des directeurs d'hôpitaux de différents pays afin de trouver des œuvres originales réalisées spontanément, et a constitué une collection de près de 5000 œuvres de plus de 400 patients. Il recommandait également à la direction de donner le matériel nécessaire aux patients qui souhaitaient dessiner. La lettre précisait aussi que le but de sa démarche était d'exposer une partie des œuvres dans un musée.

R

Heinrich Reisenbauer, *Pakete, 1990, pastels à l'huile sur papier.* Fondation Collection De Stadshof. Musée Dr. Guislain, Gand

Dans sa quête d'ordre et de régularité, Heinrich Reisenbauer (1938) crée des œuvres répétitives avec des objets

de la vie quotidienne et parfois aussi des personnes comme sujet. Qu'il s'agisse de pommes, d'allumettes ou de trompettes, les objets sont toujours soigneusement alignés en lignes ou en colonnes sur le papier. Ressemblants mais jamais identiques. Sa signature trône impeccablement dans le bas des œuvres. Heinrich Reisenbauer s'en est longtemps tenu à des petits dessins au crayon, mais depuis qu'il a vaincu son angoisse de l'aspect définitif des lignes de marqueur et de peinture, il s'essaie à de grandes toiles.

Jasper Rigole, *In Search of a Place on the Art Market, I Decided to Become a Painter. Part 1: Early Drawings 1983–1985, 2008*, huit dessins sur papier et vidéo. Collection de l'artiste, Gand

Étant donné que les psychanalystes comme Melanie Klein estimaient qu'on ne pouvait pas encore travailler avec des associations libres pour les enfants en-dessous d'un certain âge, un environnement ludique a été privilégié. L'enfant pouvait établir un contact avec le thérapeute à l'aide d'objets et de matériel de dessin. Le dessin était un moyen de communication important. En 2008, Jasper Rigole (1980) a décidé de soumettre un recueil de ses propres dessins d'enfant à une psychologue spécialisée dans ce domaine. Il ne lui a pas dit qu'il s'agissait de ses propres dessins. La psychologue en a conclu qu'ils avaient été réalisés par un garçon qui utilisait souvent des couleurs sombres et atypiques, ce qui pouvait indiquer un léger état dépressif. Une autre possibilité était qu'il pouvait être daltonien.

Félicien Rops, *La tentation de Saint Antoine*, 1887, gravure par François Courboin, inv. G E0839. Musée Félicien Rops, Province de Namur

Sigmund Freud (1856–1939) écrivait dans *Der Wahn und die Träume in W. Jensens* « *Gradiva* » (*Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*) (1907) que les artistes sont d'intéressants alliés, dont les témoignages méritent une grande attention car ils connaissent des choses « dans le ciel et sur terre ». D'après Freud, *La tentation de Saint Antoine* de Félicien Rops (1833–1898) illustrait sa théorie du refoulement. Ce qui distingue l'œuvre d'autres représentations de Saint Antoine, c'est que le péché — la femme — apparaît sur la croix dans la même position que le Christ, tandis que « d'autres peintres, qui n'avaient pas une perspicacité psychologique aussi profonde » positionnaient toujours le péché dans une attitude provocante à côté du Rédempteur. Selon Freud, Félicien Rops aurait été conscient du fait que ce qui est refoulé (la sexualité) reparaît toujours surface dans ce qui a réprimé (la religion).

S

Harald Szeemann, *Documenta 5*, 1972. Kunstenbibliotheek – Hogeschool Gent

Le commissaire d'exposition suisse Harald Szeemann (1933–2005) rechercha une œuvre totale, un Musée des obsessions, où l'art et la vie formaient un seul ensemble et où le processus devenait plus important que le produit. Il rassembla des artistes d'art brut et des artistes reconnus. Il combina leurs œuvres avec du matériel documentaire et des objets, mais aussi avec l'art populaire. Il utilisait le titre du livre de Hans Prinzhorn (*Bilder der Geisteskranken*) comme nom d'une des sections de sa *Documenta 5* à Kassel, une exposition dans laquelle on avait reconstruit, entre autres, la cellule d'Adolf Wölfl. Szeemann utilisait aussi

le terme « mythologies individuelles » pour les artistes qui ne s'inscrivaient pas dans un courant stylistique ou artistique, mais qui avaient recours à leur propre mythologie.

T

Tour d'Eben-Ezer, 2005, maquette.

Bozar, Bruxelles. Musée Dr. Guislain, Gand

Entre 1948 et 1963, Robert Garcet (1912–2001), un tailleur de pierre, a travaillé avec sa famille et ses amis à l'édification d'une tour de 20 mètres de haut. Cette tour d'Eben-Ezer, construite après la Seconde Guerre Mondiale à Eben-Emael au Nord de Liège, est un symbole de paix et est érigée contre toute forme de violence. Le nom fait référence à l'endroit où, selon la Bible, Samuel a érigé une pierre en 1038 av. J.-C. comme symbole de la victoire des Israéliens sur les Philistins. Robert Garcet a également mené des recherches géologiques, paléontologiques et archéologiques, et a formulé des théories sur l'origine de l'homme. De par son message pacifiste, il a reçu beaucoup de gens. La tour peut toujours être visitée aujourd'hui.

Oswald Tschirtner, *Eine Sardinienbüchse*, 1971, encre et gouache sur papier. Fondation Collection De Stadshof. Musée Dr. Guislain, Gand

L'œuvre d'Oswald Tschirtner (1920–2007), qui a commencé à dessiner pendant les années 1960, dénote par sa simplicité. Ses personnages se composent d'une tête et de deux bras et deux jambes. Ils regardent généralement vers la gauche et sont dénués de vêtements et de toute caractéristique susceptible de les distinguer les uns des autres. Oswald Tschirtner note le titre de l'œuvre dans le haut de la feuille et celui-ci est bien

souvent aussi minimaliste que son style. Outre des personnages, il a également dessiné *Ein Buch* (un livre), *Eine Banane* (une banane), *Ein Hut* (un chapeau), *Eine Windmühle* (un moulin à vent) et même *Ein Punkt* (un point). Il remplit parfois ses contours de couleurs pures, toujours avec la même sensibilité. Bien que ses sujets soient réduits à l'essence, nous voyons incontestablement son essence, si bien que nous regardons tout à coup les choses différemment.

V

Arthur Van Gehuchten, sans titre, 1900–1910, film. Musée Dr. Guislain, Gand

Au début du vingtième siècle, le neurologue belge Arthur Van Gehuchten (1861–1914) a commencé à filmer systématiquement ses patients, avec pour résultat de courts enregistrements de 1 à 2 minutes, qu'il utilisait comme matériel d'illustration durant ses cours et ses conférences. Arthur Van Gehuchten était une sommité mondiale en neuroanatomie et fut le premier professeur de neurologie dans une université belge. Ses films témoignent d'une variation en cinématographie. Il utilisait différents angles de caméra, des gros plans pour filmer certains réflexes et des plans d'ensemble pour montrer la foulée et la démarche des patients.

W

August Walla, *Christus wird vom Satan versucht*, s.d., pastels à l'huile sur papier. Fondation Collection De Stadshof. Musée Dr. Guislain, Gand

Les dessins d'August Walla (1936–2001) sont truffés de symboles et de mots. Le marteau, la faucille et la croix gammée sont des motifs qui font référé-

rence à l'occupation de Vienne par le régime nazi et soviétique pendant son enfance. Les œuvres d'August Walla évoquent une mythologie propre peuplée d'anges, de dieux et de démons. Il remplissait ses dessins de mots qu'il composait : il mélangeait l'allemand et d'autres langues, que ce soit compréhensible ou non. Ces mots occupent une place importante dans son œuvre. August Walla donne forme à ses pensées avec du matériel très divers : sur papier, sur les murs, dans l'argile, avec des pastels, de la peinture ou des marqueurs. Nous voyons une variation de formes et de couleurs, parfois monumentales, parfois la dimension d'une main.

Adolf Wölfli, *Selbstdarstellung*, vers 1915–1930, crayon de couleur et crayon sur papier. Collection privée.
Musée Dr. Guislain, Gand

L'œuvre de toute la vie d'Adolf Wölfli (1864–1930) se compose de différentes parties. *Von der Wiege bis zum Graab* (Du berceau à la tombe, 1908–1912) raconte en 3 000 pages son autobiographie imaginaire. Il transforme sa misérable jeunesse en une histoire fantastique où l'enfant Doufi voyage à travers le monde accompagné de sa famille, d'amis et de l'association de la chasse et de la nature suisse. Les 752 illustrations représentent entre autres des cartes géographiques fictives, des palais, caves, églises, rois, reines, ainsi que des plantes parlantes. Dans une deuxième partie, il réinvente le cosmos et lui donne le nom de Skt. Adolf-Riesen-Schöpfung (*Création géante de St. Adolf*). Il se couronne lui-même St. Adolf II. Ses dessins sont peuplés de figures aux yeux masqués, entourés de notes de musique, de fragments de textes et d'ornements aux couleurs vives.

PUISSANCE ET IMPUISSANCE

A

Anonyme, sans titre, début du 20^{ème} siècle, crayon sur papier.

Fondation Collection De Stadshof.
Musée Dr. Guislain, Gand

Le médecin-chef J.H. Plokker (1907–1976) était une référence pour l'attention qu'il portait aux œuvres plastiques des patients psychiatriques. Sa publication *Geschonden beeld. Beeldende expressie bij schizofrenen* (1962) traite de quatre dessins remarquables d'un patient anonyme. J.H. Plokker détecte une « quasi-profondeur d'esprit, qui ne cache que du vide ». Outre des personnages bizarres et des dictons énigmatiques, les œuvres montrent aussi d'étranges relations de pouvoir et de figures d'autorité, comme un médecin et un juge. Un groupe de personnages aux caractéristiques physiques notables, comme des cheveux en forme de griffe ou un nez dessiné comme un oiseau, est assis face à un juge imposant.

Antipsychiatrie, années 1960, matériel documentaire.

Musée Dr. Guislain, Gand

Dans les années 1960, l'antipsychiatrie a secoué la psychiatrie. Les antipsychiatres ne recherchaient pas la cause de la maladie mentale dans le cerveau, mais dans les relations sociales détraquées. L'autorité du psychiatre et son omniscience étaient remises en question. L'antipsychiatrie faisait naître de nouvelles perspectives, introduisant des expérimentations avec des communautés thérapeutiques comme alterna-

tive pour la clinique psychiatrique classique qui était vue comme un instrument de contrôle de la société. La plupart des expérimentations étaient assez radicales et ont finalement été abandonnées, mais l'antipsychiatrie a toutefois participé à l'évolution de la psychiatrie actuelle en regardant plus loin que le côté purement médical.

Pierre Aveline, d'après Cornelis Visscher, La folie, 1737, gravure.

Collection Nauta, Rotterdam

Cette gravure particulière du graveur français Pierre Aveline (1656–1722) montre une silhouette blonde et androgyne au sourire ironique, vêtue d'une peau de bête et tenant une coiffe avec plumes et grelots dans la main gauche et un masque dans la main droite derrière le dos. Le personnage semble regarder le spectateur droit dans les yeux. Sous la gravure, on peut lire ces mots : « La folie. Combien de curieux empressés à me voir — Pourront (sic) en me voyant, se passer de miroir ! » Le fou tend au spectateur un miroir figuré et dévoile, à partir de cette position, une vérité critique sur tous ceux qui se trouvent plus haut sur cette échelle.

B

Bart Baele, The Angel of Death Dissecting the Artist, 2006, huile sur toile. Musée Dr. Guislain, Gand

Des mots comme *la clinique, docteur mental, suicide, médecin* se retrouvent souvent dans l'œuvre de Bart Baele (1969). Ses peintures, ses

dessins et ses photos amènent le spectateur dans un monde où la douleur et la souffrance deviennent perceptibles. L'artiste combine des représentations de sang, de feu et de corps blessés avec des signes religieux, des cœurs et des motifs africains. Bart Baele se donne lui-même le titre de *docteur mental*. Tel un ange-prêtre, il se trouve derrière une espèce d'autel, le calice et le crucifix devant lui : le pouvoir du psychiatre comme juge décidant de la vie du patient.

C

Chaise pendante utilisée lors de la psychodynamique prénatale, s.d., rotin. Musée Dr. Guislain, Gand

La psychodynamique prénatale voit le trauma de la naissance comme base pour des psychoses. La thérapie a été appliquée dans Passage 144, une communauté à petite échelle fondée par Steven De Batselier (1932–2007). Dans une chaise pendante les résidents étaient bercés comme un bébé dans le ventre maternel.

D

Steven De Batselier et Passage 144, s.d., extrait de film. Musée Dr. Guislain, Gand

Le criminologue et psychologue de Louvain Steven De Batselier (1932–2007) était connu comme un rebelle. Plus d'une fois il entra en conflit avec des figures d'autorité. Il a fondé Passage 144, une communauté à petite échelle pour des patients psychiatriques, qui devait fournir une alternative pour des institutions hiérarchiques et anonymisantes. De Batselier a critiqué la psychiatrie courante et a mis en question des traitements tels que la thérapie par électro-

chocs. Son travail a été fortement inspiré par le psychiatre écossais Ronald Laing et par le psychiatre néerlandais Kees Trimbos.

Herman Derive, sans titre, s.d., sang sur papier. OPZ Geel

Herman Derive (1899–1957) était un pensionnaire de Geel. Il a réalisé plusieurs dessins, parfois avec son propre sang, qui utilisaient une langue mystérieuse qui lui était propre. Il les a appelés *Des extraîts (sic) de la Sainte Ecriture*. Hans Derive se montrait critique par rapport au système de soins en milieu familial de Geel, comme l'écrivit Frits Sano, médecin à Geel : « Herman Derive prétend que les familles d'accueil ne sont pas assez payées pour ce qu'elles doivent donner à leurs malades. Il arpente les rues pour demander de l'argent. Il remet à ceux qui lui donnent de l'argent une pièce de sa fabrication sur laquelle figurent le marteau et la faucille communistes. »

Tim Dirven, de la série Gheja, 2001, photo. Musée Dr. Guislain, Gand

Dans la série *Gheja* (2003), le photographe Tim Dirven (1968) montre la médiocrité des soins de santé et des soins aux malades en Europe de l'Est. Les images sont le compte-rendu de sa deuxième visite dans l'institution située au cœur de la Roumanie. Les conditions de vie y étaient déplorables. Tim Dirven a abordé la situation avec un profond respect et a découvert espoir et sérénité chez les résidents. Un lien unique s'est ainsi créé avec les patients, chez qui la foi jouait un rôle majeur.

Karel Frans Drenthe, sans titre, 2ième moitié du 20ième siècle, encre de chine sur papier. Musée Dr. Guislain, Gand

L'œuvre de l'auteur et artiste néerlandais Karel Frans Drenthe (1921-inconnu) est une critique impitoyable des structures de pouvoir des « soins aux patients aliénés » dont il a lui-même fait l'expérience en tant que patient. Cette critique peut être considérée comme une expression précoce de la vague antipsychiatrique. Les œuvres cartooniques regorgent d'humour noir, au sens parfois littéral, comme dans la coupe transversale du cimetière psychiatrique, où trois cercueils sont enterrés sous chaque tombe anonyme.

Drenthe avait lancé un avertissement quant aux éventuelles réactions à ses œuvres : « Je vous invite vivement à rester ABSOLUMENT insensible aux affirmations soi-disant pertinentes des médecins qui déclarent que les moyens coercitifs représentés sont archaïques et médiévaux. Ne tombez pas dans le piège. Même s'il s'agit de professeurs universitaires. Contre vents et marées, ils essaieront d'en empêcher la publication. Les moyens coercitifs sont contemporains et GÉNÉRALISÉS »

F

Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, 1964, Paris.

Musée Dr. Guislain, Gand

Avec *Folie et déraison* (1961), également paru plus tard sous le titre *Histoire de la folie à l'âge classique*, Michel Foucault (1926–1984) a écrit l'une des œuvres les plus influentes sur l'histoire de la psychiatrie. Bien que ses idées soient contestées, son travail sur le lien du pouvoir et de la connaissance reste important dans son traité. Son histoire de la folie offre un regard critique sur les progrès autodéclarés de la psychiatrie. Il met à nu la dynamique de pouvoir et

argumente la façon dont l'exclusion de l'aliéné constitue un aspect fondamental du mode de fonctionnement de la société occidentale.

G

Gianni Berengo Gardin, de la série *Morire di classe*, 1968–1969, héliogravure. Musée Dr. Guislain, Gand

Dans les années soixante, Franco Basaglia, directeur de l'hôpital psychiatrique de Gorizia en Italie, a commencé à réformer son institution. Il a enlevé les grilles et les murs qui entouraient le bâtiment, initié des réunions avec les patients et plaidé pour des soins plus humains. Ce faisant, il fut à l'aube de l'antipsychiatrie, qui considérait le patient comme un individu actif plutôt que passif. En 1978, il a réussi à faire approuver la Loi 180, dans le but de faire fermer tous les hôpitaux psychiatriques d'Italie. Un processus qui allait durer vingt ans. Un livre allait largement contribuer à ce mouvement : *Morire di classe* de Carla Cerati (1926–2016) et Gianni Berengo Gardin (1930), à qui Franco Basaglia avait demandé en 1968 de photographier la vie à Gorizia et dans d'autres hôpitaux psychiatriques italiens.

***Gekkenkrant*, 1977, année 3, papier.**

Association Canon Sociaal Werk, Amsterdam.

Musée Dr. Guislain, Gand

Le *Gekkenkrant* (1973–1981) se présentait comme une publication critique « pour et par les fous » et faisait office de pratique créative avec un degré élevé de DIY. Le journal était une étape importante dans le parcours vers plus d'autonomie et de participation des patients en ce qui concerne l'organisation de la psychiatrie (institutionnelle). Il contenait des contributions très

diverses, parfois poignantes, parfois carnavalesques, parfois expérimentales, comme celle de PyQuRus, nom de plume de l'Ir. P. Kuperus. Il communiquait dans une langue qui lui était propre. Le critique néerlandais Jacq Vogelaar a écrit ceci à propos de ces textes : « En s'appropriant ou en incarnant une langue — ou en l'occultant : en volant ce qui lui a appartenu ou lui est défendu — une langue (un monde linguistique propre) émerge dans la langue »

H

David Horvitz, *Sad, Depressed, People*, 2012 (2019), papier à mur.

Courtesy the artist & ChertLüdde, Berlin

Dans la série *Sad, Depressed, People*, l'artiste canadien David Horvitz (1982) rassemble des images de banques de données en ligne, qui apparaissent en saisissant ce terme de recherche. La pose récurrente des mains recouvrant la tête est frappante. Elle a d'une part une connotation très claire. D'autre part, ce sont des signifiants vides qui témoignent d'une certaine superficialité parce qu'ils peuvent être utilisés dans différents contextes. L'œuvre jette un regard critique sur la diffusion et la commercialisation d'images comme celles ayant trait à la santé mentale.

Wolfgang Hueber, *Du Schwein*, 1988, crayon et peinture sur toile.

Fondation Collection De Stadshof.

Musée Dr. Guislain, Gand

L'artiste allemand Wolfgang Hueber (1950-2008) a vécu sans interruption dans un hôpital psychiatrique depuis 1985. Il faisait de rapides esquisses de personnages et d'outils, qu'il coloriait ensuite. Il utilisait des objets usuels métalliques, qu'il démontait, fondait et

transformait en armes stylisées, souvent des pistolets ou des couteaux. Wolfgang Hueber a divisé les images en trois catégories : les images vraies, réellement vraies et trompeuses. *Du Schwein*, une peinture sur laquelle on voit un médecin qui veut faire mal à un patient appartient au groupe d'images vraies.

Jozef Hutse, sans titre, 2ième moitié du 20ième siècle, photo. CP St-Jan Baptist à Zelzate

Jozef Hutse résida entre 1964 et 1994 en tant que patient dans le centre psychiatrique Sin-Jan Baptist de Zelzate. Durant trente ans, il prit des photos lors de ses sorties hebdomadaires à Gand et dans les environs de l'établissement. Il aimait photographier des inconnus qui croisaient par hasard son chemin. Pour chaque photo, il notait scrupuleusement où et quand elle était prise. Hutse ajouta également des annotations personnelles.

K

***Kindergevangenis*, 1975, extrait de film.**

Centre pour Information et Action asbl, club des jeunes tien twen Ninove, Boutique de Théâtre Gand, Groupe de travaux Service de Protection de la Jeunesse

Le film *Kindergevangenis* (Prison pour enfants) (1975), basé sur des faits réels, est une plainte contre les irrégularités dans les institutions pour mineurs. Dans un Institut Médicopédagogique des enfants résident dans des circonstances difficiles. Les éducateurs travaillent dur et sont en sous-nombre. Néanmoins la directrice a pleine confiance dans son approche pédagogique. Au moment où un enfant de l'institution fugue et est arrêté et abattu par la police un peu plus tard, une rébel-

lion éclate. Excités par une représentation de Vuile Mong et ses Vieze Gasten les enfants et les éducateurs se révoltent contre le régime de l'institution.

Klaas Koppe, de la série sur le congrès *Strategie van de kleinschaligheid* à Louvain, avec entre autres Steven De Batselier et Ronald Laing, 1981, photo.

Collection de l'artiste

En septembre 1981, le photographe néerlandais Klaas Koppe (1948) a assisté au congrès *Strategie van de kleinschaligheid* (Stratégie de la taille réduite) à Louvain. Des psychiatres critiques du monde entier, comme Ronald Laing, Kees Trimbos, Félix Guattari, Steven De Batselier, David Cooper et Vincenzo Caretti, se sont réunis pour définir l'avenir du mouvement antipsychiatrique. Ils ont discuté de prises de position politiques en lien avec la psychiatrie, mais aussi de nouvelles formes de thérapie, comme la thérapie prénatale de la plongée sous-marine. Le congrès fut tumultueux. Des patients qui avaient accompagné les psychiatres prenaient la parole à tort et à travers, et bien que la participation du patient soit au cœur des idées antipsychiatriques, il a quand même fallu intervenir. Un vent de révolte a soufflé contre le congrès de trop grande taille et de grands groupes ont quitté l'auditoire à diverses reprises. Rétrospectivement, le congrès offrait une image des jours qui suivent un mouvement révolutionnaire.

L

Lettre, 1983, reproduction. Archive Ludo Serrien, Groupe de travaux Service Protection de la Jeunesse (1972–1985)

En décembre 1983 un garçon écrit une lettre à cœur ouvert à un avocat.

Il réside dans une institution de jeunesse et formule les circonstances de vie très dures : « si tu ne peux pas dormir, alors ils te frappent jusqu'à ce que tu dormes », « si tu envoies une lettre, alors ils attendent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de courrier », « C'est ainsi, avocat, ils font ça gratuitement ! ».

Dans les années 1970 et 1980 des scandales menaient à des protestations croissantes. La foi dans des instituts comme des institutions de jeunesse, des écoles, des prisons et des hôpitaux psychiatriques fut anéantie. L'idée de malléabilité par discipline faisait objet de discussion par un large contre-mouvement culturel. Le Groupe de travaux Service de Protection de la Jeunesse, dirigé par Ludo Serrien et Jos Goossens, a conçu un livre noir pénible : une plainte contre une gestion malade des soins de jeunesse. Ce fut le début d'un débat nouveau sur l'aide aux jeunes placés, droits de l'enfant et le développement du travail social flamand.

M

Manchons coercitifs, 19ième siècle, cuir. Musée Dr. Guislain, Gand

En 1815, Pierre-Joseph Triest (1760–1836) et ses Frères de la Charité ont libéré de leurs chaînes les hommes malades du Château de Gérard le Diable, à Gand. C'était un premier pas vers un traitement et un encadrement plus humains des personnes jusque là rejetées par la société. Dans l'Hospice Guislain (1857), Joseph Guislain (1797–1860) utilisait des moyens plus dignes, avec des matériaux plus doux, comme des ceintures en cuir pour attacher les patients, des manchons coercitifs et des lits cages recouverts de coussins.

Des moyens coercitifs, comme l'isoloir et les médicaments calmantes, sont encore utilisés aujourd'hui.

Eric Manigaud, *Klinikum Weilmünster* #6, 2010, crayon et graphite sur papier.

Collection de l'artiste, St-Etienne. Courtesy Gallery FIFTY ONE

L'artiste français Eric Manigaud (1971) est connu pour ses dessins au crayon hyperréalistes, inspirés d'images historiques. Les photos des albums de Weilmünster, une collection de portraits de patients de la clinique allemande de Weilmünster au début du vingtième siècle, étaient destinées à répertorier les pathologies. Aujourd'hui, nous ressentons surtout une tension entre le regard scientifique et la souffrance visible du patient. Deux mains maîtrisent une jeune femme. La bouche de la patiente se fige et elle regarde au loin. Le sujet photographié est soumis au regard scrutateur du photographe, mais il est impossible de couper court aux émotions. L'angoisse, la colère ou l'affolement sont visibles dans différents portraits. Qu'est-ce que l'émotion et la résistance et qu'est-ce qu'une pathologie ?

Hugo Minnen, de la série *Een gelaat van Geel*, 1978–1980, photo. AGB Cultuur

Geel, Centre culturel De Werft

Entre 1978 et 1980, Hugo Minnen (1938) a photographié le système de soins en milieu familial de Geel, connu dans le monde entier. Les patients psychiatriques y étaient accueillis dans des familles d'accueil, une tradition séculaire qui formait pour ainsi dire une alternative à l'institution psychiatrique. La tendance actuelle qui met la « socialisation des soins » au centre des préoccupations semble avoir connu un précurseur

dans la tradition de Geel, bien que le nombre de pensionnaires à Geel ait largement diminué, ce qui était déjà le cas à l'époque de la série de photographies d'Hugo Minnen. Il a photographié les pensionnaires dans leur environnement domestique, en ayant bien souvent l'œil pour des détails poignants.

P

Petits mots écrits par un patient et trouvés entre des poutres en bois à l'Hôpital Guislain, années 1960, crayon et encre sur papier.

Musée Dr. Guislain, Gand

Ces petits morceaux de papier pliés (provenant de bagues de cigares ou de barres de chocolat) ont été découverts dans les fentes et crevasses des poutres en bois d'une des salles de l'hôpital Guislain. Au verso, on trouve différents messages de la même écriture, mais le nom de l'auteur manque. Il faut deviner la signification des messages tels que « honnêtement tout finit par se savoir », « dire la vérité » et « cervelles, cervelles, cervelles ». Ils racontent beaucoup de choses et peu en même temps. Le verso du papier d'emballage d'une barre de chocolat ne peut pas dévoiler quelles règles déterminaient ce qui pouvait être dit, mais il est clair que ces règles existaient et qu'elles exerçaient un pouvoir.

R

Registre de discipline et petites lettres clandestines de la Maison de Correction de l'État Bruges, années 1920 et 1930, papier. Archives Nationales Bruges

En 1927 la Maison de Correction de l'État pour filles « difficiles » ou « récalcitrantes » fut transférée aux édifices

d'une ancienne prison pour femmes à Bruges. Les cellules étaient aménagées sous forme de chambrettes, les barreaux étaient remis. Le registre de discipline avec des listes de punitions imposées et la cause de punition montre des formes quotidiennes de résistance, telles que casser des vitres ou des meubles dans la chambre, un comportement provocateur, chanter des chansons incendiaires et des tentatives de fugue. Une cause très courante de punition étaient des « billets clandestins », de petites lettres qui étaient échangées en catimini. Sur chaque bribe de papier qu'elles pouvaient se procurer les filles décrivaient leurs émotions, leurs désirs et leurs projets d'avenir. Les sanctions étaient le cachot, une douche ou un régime au pain sec et à l'eau.

V

Jean Vigo, *Zéro de Conduite*, 1933, extrait de film.

Le cinéaste français d'avant-garde Jean Vigo (1905–1934) a conçu avec *Zéro de Conduite* un film anarchiste d'un groupe d'enfants qui se révoltent contre les pratiques tyranniques d'un pensionnat. Les codes de conduite sont sévères et un « zéro de conduite » entraîne de lourdes conséquences. La scène montre les élèves à la veille de la rébellion : on agite les coussins partout dans le dortoir et on passe à une manifestation. D'une manière poétique Vigo imagine les réflexions de critique de la société sur les systèmes pédagogiques. De par son message anarchique le film a été interdit en France pendant un certain temps.

Aidez-nous à économiser du papier et
rendez ce guide
pour un prochain visiteur.
Vous trouvez tous les textes
sur notre site web.